

Chaque collège, chaque élève... à sa place !

Images de géographies et de ségrégations scolaires

Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg (Suisse)

Conférence au colloque *Art, Image(s), Histoire. L'école : représentation(s), mémoire*
Université – IUFM d' Auvergne Clermont-Ferrand, 2006.

Publié in: « Chaque collège, chaque élève... à sa place ! ». In : *L'école : représentation(s) & mémoire*. Actes du Colloque de Clermont-Ferrand 2006 (textes rassemblés par M.-Ch. Baquès). Clermont-Ferrand IUFM/DRAC/CRDP d'Auvergne 2011, pp. 27-40.

1. La problématique des espaces pédagogiques

Un point d'évidence ressort au bilan du numéro spécial publié en 2004 par *Histoire de l'éducation* et consacré à *L'architecture scolaire* : l'architecture des écoles primaires différait de celle des collèges ou des universités avant l'ère de la démocratisation des études qui, par la constitution d'un nouvel ordre pédagogique pour tous, en a réduit voire annihilé les motifs de différenciation. Dans les années 1980, l'histoire de l'architecture scolaire s'est constitué son propre champ, un champ d'inscription temporel et spatial où la lecture de l'image des situations qu'il étudie occupe une place de choix.

Voir: *L'architecture scolaire. Essai d'historiographie internationale* (CHATELET Anne-Marie; LE CŒUR Marc, dir.), numéro spécial de la revue *Histoire de l'éducation*, Paris INRP Service d'histoire de l'éducation 2004.

Il reste cependant des aspects moins étudiés, à l'intérieur de ce vaste champ, en particulier celui des rapports souvent subtils entre site (l'implantation des établissements), la symbolique monumentale et les réseaux sociologiques de l'habitat. Il y a aussi celui du rapport, tout aussi subtil, entre gestion de la classe et places (symbolique ou efficace) assignées à diverses catégories d'élèves, dans la pédagogie traditionnelle.

Dans les régions d'Europe confessionnellement partagées où les établissements modernes rivalisent dans l'édification de leurs élites réciproques, les gravures montrent collèges et académies comme tenant le haut du pavé panoramique des cités, quelque soit la religion que leurs plans d'études proposent à l'édification des rejetons qui les fréquentent. Un principe transcenderait donc les clivages confessionnels, celui de placer les bâtiments scolaires des Temps modernes en fonction d'un urbanisme de plus en plus rationnel, maîtrisé, en un lieu éminemment symbolique de la puissance du nouveau pouvoir qu'ils incarnent, la pédagogie, tout en suivant les préceptes nouveaux de l'hygiénisme.

Les photos tirées des intérieurs, encore dans la première moitié du XX^e siècle, au même titre que les gravures des siècles précédents, illustrent un fonctionnement partagé entre exercisation et profération magistrales, dans des proportions changeantes et dont l'établissement réclamerait bien évidemment le concours de sources complémentaires à celles que l'image peut fournir.

Par ailleurs, les représentations des ségrégations sociales et pédagogiques –gravures, photos, mais aussi plans ou cartes informatisées... – illustrent la place assignée à chaque élève autant qu'à chaque école, en fonction du rang dans la classe autant que dans la cité –en particulier à Paris–, avec des incidences sur la fameuse “carte scolaire” jusqu'à nos jours.

C'est cette pénétration dans le champ des inscriptions spatiales et temporelles de l'architecture, voire des rapports que l'architecture entretient avec la pédagogie par le biais de telles inscriptions, que j'aborde ici. Avec l'idée de prospecter quelques problématiques davantage que de réussir à les régler définitivement.

Dans cette perspective, a-t-on remarqué que les collèges classiques occupent les meilleurs sites des villes, les dominant, quand la topographie le permet ? Ou qu'ils sont concentrés, si la ville est assez grande, dans le pôle de résidence réservé au plus hautes classes sociales alors que les zones d'habitats populaires n'en sont dotés qu'avec parcimonie ?

Les bâtiments scolaires édifiés dès le XVI^e siècle pour abriter la pédagogie des humanités reçoivent toute l'attention des architectes et tous les moyens des promoteurs. Conçus rationnellement afin de satisfaire aux canons du système “classe” en méthode simultanée, ils sont orientés de façon à ce que la lumière directe ne heurte l'ergonomie scolaire. dans une perspective hygiéniste, ils sont implantés au grand air, à la vue, non plus au cœur du maillage médiéval de rues étroites et sombres. L'architectonie scolaire naissante vise à préserver la quiétude des élèves en les isolant des miasmes, des vacarmes et des violences de la ville.

Quant à l'ordre du primaire, dès l'instant où on l'assigne à conférer des compétences élémentaires à “ceux qu'on ne poussera pas plus loin”, il est doté dans le courant du XIX^e siècle d'écoles conçues pour une pédagogie propre, celle de la leçon de choses, travaillée dans les “palais scolaires” d'enfants du peuple enfin, peu ou prou, tous alphabétisés.

Or on trouve à Fribourg, pour chacun des deux ordres scolaires, un archétype encore debout que l'image peut contribuer à restituer en fonction d'un rapport à la pédagogie : le collège St-Michel, chef d'œuvre du *modo nostro* des jésuites pour la pédagogie des humanités; l'école du père Girard (1819), palais scolaire conçu pour une pédagogie mutuelle en groupes de capacités.

Mais quels liens de telles édifices entretenaient-ils donc avec la pédagogie ? Dans *Éloge des pédagogues* Antoine Prost bouscule le présupposé transmissif de la profération en ouvrant une problématique centrée sur la didactique, à partir d'une interrogation sur les effets du discours en terme d'apprentissage :

«*Que veut-on, au bout du compte: que les savoirs aient été proférés ou que les élèves aient appris quelque chose?*»
PROST Antoine, *Éloge des pédagogues*, Paris Seuil 1985, p. 22.

Opposer proclamation des savoirs à apprentissage c'est admettre que «faire le programme» n'implique pas forcément que les élèves le sachent. Autrement dit, il reste improbable qu'un élève «apprenne», au sens psychologique, ce qu'un maître «profère», au sens rhétorique, au prétexte que le programme ait circulé de la bouche du maître à l'oreille de l'élève.

Or l'assouvissement du programme aux conditions d'un tel déploiement concerne la problématique de l'espace pédagogique au premier chef, par association des finalités de la transmission du savoir au cadre d'un espace-temps qui en parachève la matérialisation.

Il se trouve en effet que la préoccupation institutionnelle d'édifier les écoles en fonction de la pédagogie peine à dépasser les projets pilotes. Si l'architecture et la géographie des lieux d'enseignement constituent un miroir des conceptions éducatives et des politiques d'éducation, c'est donc bien l'enseignement simultanée et le cours ex cathedra qui ont généré la salle de classe à trente élèves rangés frontalement pour l'écoute de la parole magistrale. Et chacun sait qu'

«*À l'école où l'élève ne fait qu'écouter, les constructeurs n'ont jamais eu de grands problèmes à résoudre!*»,

observait Gérard de Brigode dans son traité d'architecture scolaire, préconisant qu'au regard des exigences pédagogiques modernes, «le lycée doit être entièrement repensé». L'a-t-il été ?

Fribourg vue du sud (vers 1724).

Gravure de l'atelier Jeremias Wolff, Fribourg BCU, in STRUB Marcel, *Les Monuments d'art et d'histoire du Canton de Fribourg*, Bâle Birkhauser 1964, t. I, pp. 70-71.



Les étages de « la ville du vertige » (Victor Hugo)

Selon une observation de l'écrivain fribourgeois Gonzague de Reynold (1890-1970), à Fribourg, « La cité des études » (**I.**, constituée du Collège Saint-Michel) est édifée au-dessus de « La cité du gouvernement » (**II.**, la cité de l'Église et du patriciat)... elle-même dominant une cité laborieuse (**III.**, les rues basses des industries au fil de l'eau). Ainsi, la position symbolique dominante est assignée, dès les Temps modernes, dans le contexte des guerres de religion, à la pédagogie chargée de former une élite confessionnellement aguerrie.

DE REYNOLD Gonzague, *Mes Mémoires*, Genève Éditions Générales, t. II (1960), p. 15.

2.1. Typologie de l'implantation spatiale des collèges : le cas des collèges de Suisse romande aux Temps modernes

St-Michel de Fribourg (Suisse) : une réalisation des Temps modernes emblématique des collèges européens de plein exercice

Le Collège Saint-Michel de Fribourg, grâce à son remarquable état de conservation, révèle les conceptions modernes de l'espace éducatif : symbolique du site, fonctions et orientations des bâtiments... rien n'a été laissé au hasard par les constructeurs jésuites du XVI^e siècle, en référence au paradigme propre au célèbre ordre enseignant : le fameux *modo nostro*. Quelles principes président à un tel aménagement scolaire ?

Saint-Michel de Fribourg est sans doute représentatif des collèges d'humanités édifiés en Europe, non seulement par la pratique de la *Ratio studiorum*, mais aussi et peut-être surtout du point de vue de son implantation –dans une double perspective, hygiéniste et symbolique– et de son architecture –par son plan autant que par ses décors–.

La recherche montre que l'implantation des collèges jésuites participait d'une réelle intégration dans l'espace de la cité, renouvelant la vision du collège d'Ancien Régime organisé en espace clos, fermé aux dynamiques de la ville. Mais que le collège ouvre son observatoire, ses cabinets de curiosité ou sa bibliothèque, en particulier à partir du XVIII^e siècle, et donc participe à la vie culturelle de la cité, ne suffit pas à en faire un établissement réifiant les finalités pédagogiques des plans d'études modernes, au sens auquel l'entendent les pédagogues de la Renaissance ou le courant progressiste des Lumières. En effet, que les professeurs s'adonnent à l'astronomie d'un observatoire pour lequel d'ailleurs Stéphane Van Damme ne relève à Lyon qu'un engouement «relatif», collectionnent les curiosités naturelles pour une mise en scène ludique à visée pédagogique ou acquièrent le *Discours de la méthode* pour en réserver la lecture de morceaux choisis à l'élite de l'élite des académies, tout cela n'implique pas que leurs élèves exercent de plein droit, et toute autonomie et en toute responsabilité, l'esprit critique qui caractérise l'élève "moderne".

Toujours est-il que le collège est dans la cité un référentiel et sa position culturelle ne le cède en rien à sa position géographique. Selon Stéphane Van Damme toujours, les jésuites du collège de la Trinité à Lyon ont par exemple «cherché à acquérir, dans la ville, un monopole dans la représentation des savoirs».

À Fribourg aussi, comme partout, le collège profile dans le panorama de la cité un édifice à haute valeur symbolique, sans doute parmi les plus significatifs avec la collégiale (cathédrale depuis 1925), l'hôtel de ville, la caserne ou l'hôpital des bourgeois.

. VAN DAMME Stéphane, «Sociabilité et culture urbaines. Le rôle du collège de la Trinité à Lyon (1640-1730)», in *L'établissement scolaire. Des collèges d'humanités à l'enseignement secondaire, XVIe-XXe siècles*, n° spécial de *Histoire de l'éducation* (COMPÈRE Marie-Madeleine; SAVOIE Philippe, dir.), Paris INRP Service d'histoire de l'éducation 2001, pp. 79, 83, 86.

. Pour Lyon : CHABOUD Marcel, «Les sciences et leur enseignement à Lyon avant la Révolution», in *Éducation et pédagogie à Lyon de l'Antiquité jusqu'à nos jours* (AVANZINI Guy, dir.), Lyon Centre lyonnais d'études et de recherches en sciences de l'éducation 1993, pp. 111-128; DE VREGILLE Pierre, *L'observatoire de la Trinité de Lyon. 1565-1794*, Bruxelles Polleunis 1906.

Il y a donc cette position sur la ville, à son sommet, pour bien signifier l'importance du lieu d'application le plus prestigieux du magistère, tout comme les anciennes académies protestantes de Genève (actuel Collège Calvin) et de Lausanne (actuel Gymnase de la Cité), le collège jésuite de Porrentruy (actuel Lycée-Collège cantonal)... Chaque établissement nouveau est édifié le plus haut possible dans la ville, bien en vue, du moins autant que le permet la topographie locale. L'emplacement est aussi choisi de façon à border la cité, dos à la campagne. À Fribourg, on amarre Saint-Michel «au grand air, en plein soleil, en face de vastes horizons», ainsi que l'observe son recteur du tournant du XX^e siècle.

Une telle implantation relève d'une préoccupation hygiéniste. Un site résolument moderne, relativement à ceux des couvents médiévaux et de leurs écoles, implantés à même la rue, confinés dans l'étroitesse du maillage urbain, ou alors à l'écart, au bord d'une falaise, dans les rues basses. Les établissements modernes de Suisse romande, tout au contraire, dominant la Cité dont ils deviennent le nouvel emblème.

À Saint-Michel, une telle position a dû être convoitée, acquise au prix fort, afin de régner sur la ville du haut de l'escarpement du *Belsex*, le «beau rocher». Il fallait que le Collège s'inscrive dans une perspective qui rehausse sa fonction : celle d'un maître des savoirs et d'un directeur des consciences. Un bastion qu'on réserve habituellement au siège de la puissance publique, toujours confiné à l'emplacement de l'ancien château fort des ducs fondateurs, plus bas, au cœur du vieux bourg, ainsi que l'observe dans sa thèse sur la fondation du collège André-Jean Marquis.

On saisit ainsi d'un seul coup d'œil jeté sur le panorama de la ville –les gravures du XIX^e l'attestent– qu'une des clés du pouvoir est désormais détenue par un nouveau bras séculier : la pédagogie, imposée du haut d'une citadelle, «une forteresse (qui) semble commander à tout ce qui l'entoure», observait le Père Girard.

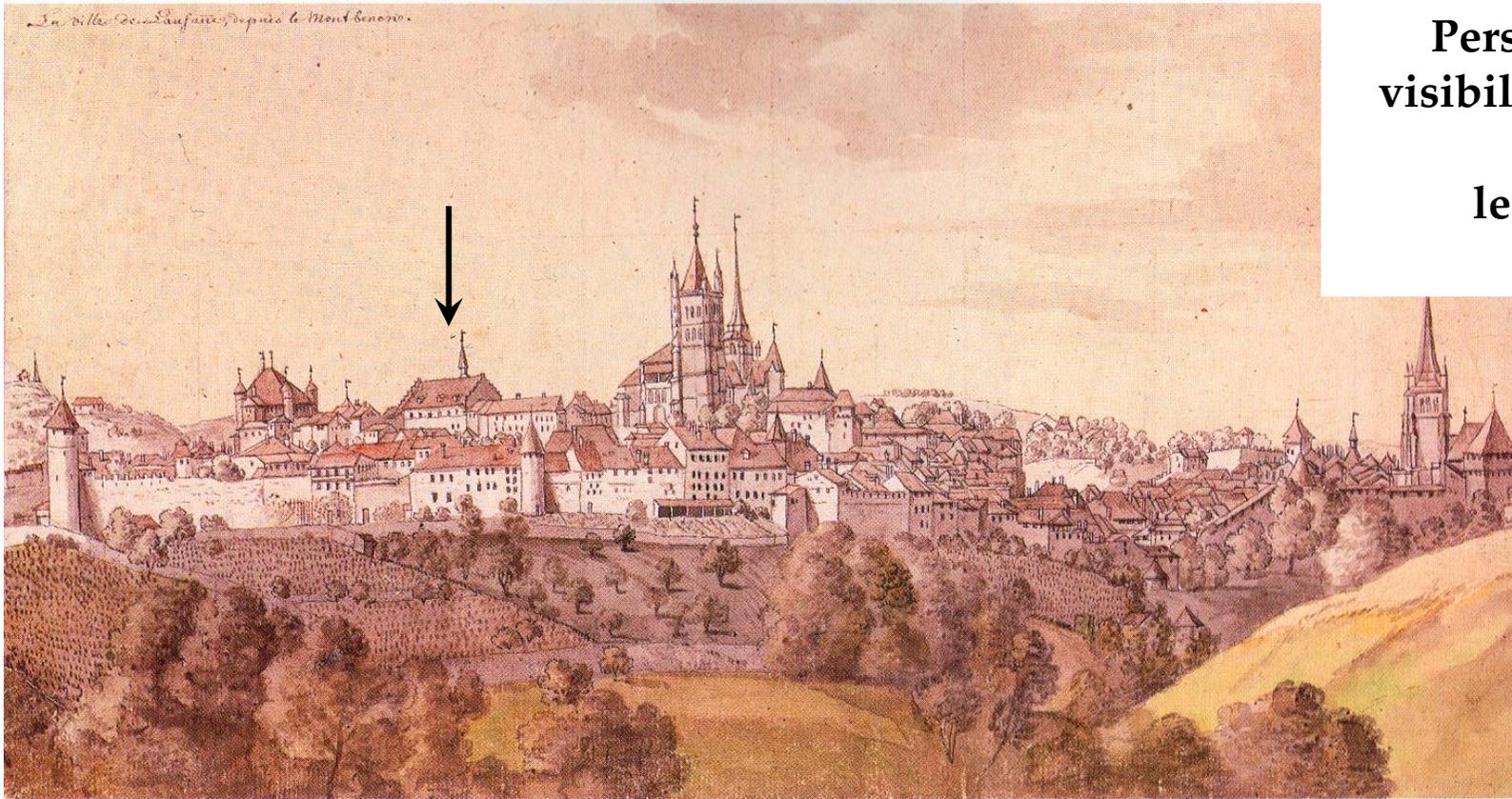
Selon Reynold, on la vu, c'est donc «la Cité des études au-dessus de la Cité du gouvernement», haut Quartier latin dont les facultés des sciences humaines de l'Université renforceront la fonction au XX^e siècle. Ainsi, en confiant la formation de l'élite aux soldats du Christ, les «princes» du pays font de leur religion un enjeu de leur politique. L'esprit d'entreprise, pour plusieurs siècles, se cristallise dans l'investissement confessionnel, par une emprise normative sur les esprits. On sait qu'en Europe, la réforme catholique se double d'une contre-réforme dont les forteresses sont des collèges, nouveaux fers de lance d'un combat idéologique se substituant à la croisade les armes à la main. Regardons tout cela en images...

. JACCOUD Jean-Baptiste, *Notice sur le Collège Saint-Michel*, Fribourg Imprimerie Saint-Paul 1914, p. 29.

. MARQUIS André-Jean, *Le Collège Saint-Michel de Fribourg (Suisse). Sa fondation et ses débuts 1579-1597*, Thèse lettres, Fribourg Éditions Saint-Paul 1969, p. 132.

. GIRARD Grégoire, *Explication du "Plan de Fribourg" : dédié à la jeunesse de cette ville, pour lui servir de première leçon de géographie*, Lucerne Meyer 1827, p. 56.

Perspective hygiéniste et visibilité du nouveau pouvoir de la pédagogie : le cas de l'Académie de Lausanne



“La ville de Lausanne depuis le Montbenon”, aquarelle du début du XVIII^e s.

© Musée Historique de l' Ancien Évêché, in 1537-1987. De l'Académie à l'Université de Lausanne, Lausanne UNIL & MHAÉ 1987, p. 86.

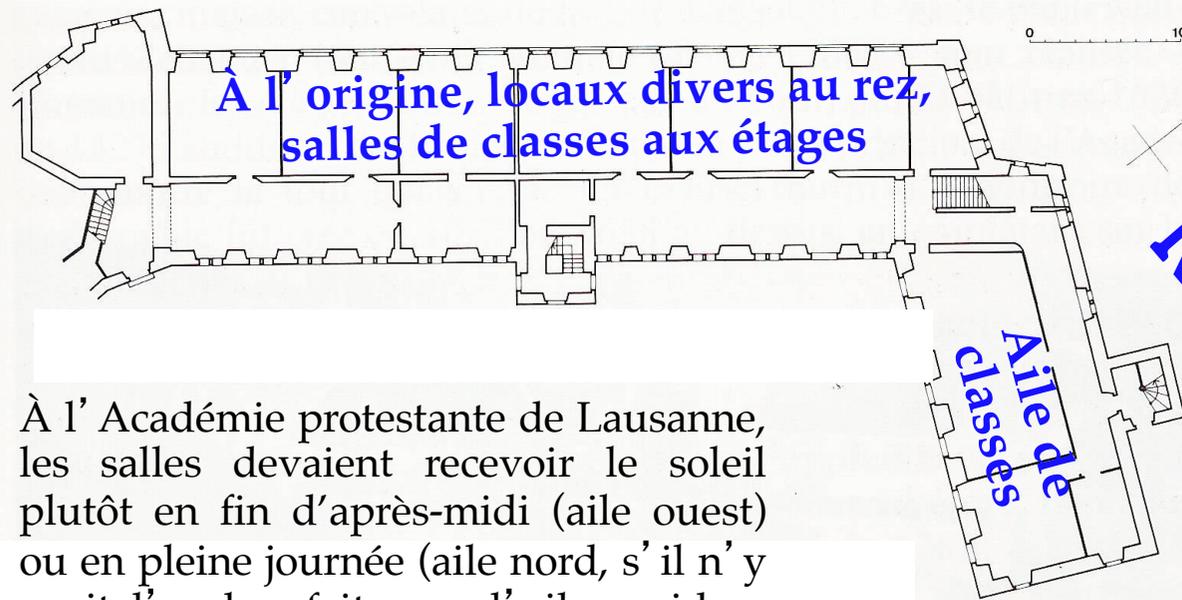
On a songé à installer l'Académie dans l'ancien couvent dominicain de la Madeleine, au pied de la colline de la Cité :

« Item fault noter que c'est un lieu pourry et infect, tant pour le regard des esgous des eaux (...) que pour cause de crapaux et bestes venimeuses qui y sont ordinairement; ce qui faict que c'est un lieu fort mal sain, comme aussi pour n'avoir jamais l'orient ny autlre soleil que bien peu ou bien tard (...). Estant aussi fort rumatique et ayant l'air grosseir et pesant, et par condéquant mal propre pour gens de lettres et grandement incommode pour les enfants (...) qu'estant en tel creus, ne sera veu persques d'aucun endroict (...)

» Mémoire (...) de 1577, in PRADERVAND-AMIET Brigitte, *L'ancienne Académie de Lausanne. Innovation et tradition dans l'architecture scolaire du XVI^e siècle*, Lausanne Université de Lausanne 1987, pp. 62-63.

L'Académie protestante de Lausanne (actuel Gymnase de la Cité) est édiée au cœur du quartier du pouvoir qui domine la ville ancienne, entre la cathédrale et le château des anciens évêques, siège des nouvelles autorités.

Comme on peut s'en rendre compte avec le *Mémoire* de 1577, la perspective d'une implantation dans un bâtiment existant, à moindre frais mais dans des conditions qui ne conviennent plus à l'époque moderne, cède à la volonté de donner au nouveau pouvoir de la pédagogie, chez les protestants aussi, le meilleur site, hygiéniquement et symboliquement, quel qu'en soit le prix.



À l'origine, locaux divers au rez,
salles de classes aux étages

Académie de Lausanne.
Plan du rez-de-chaussée
(sd., état dans les années 1970)

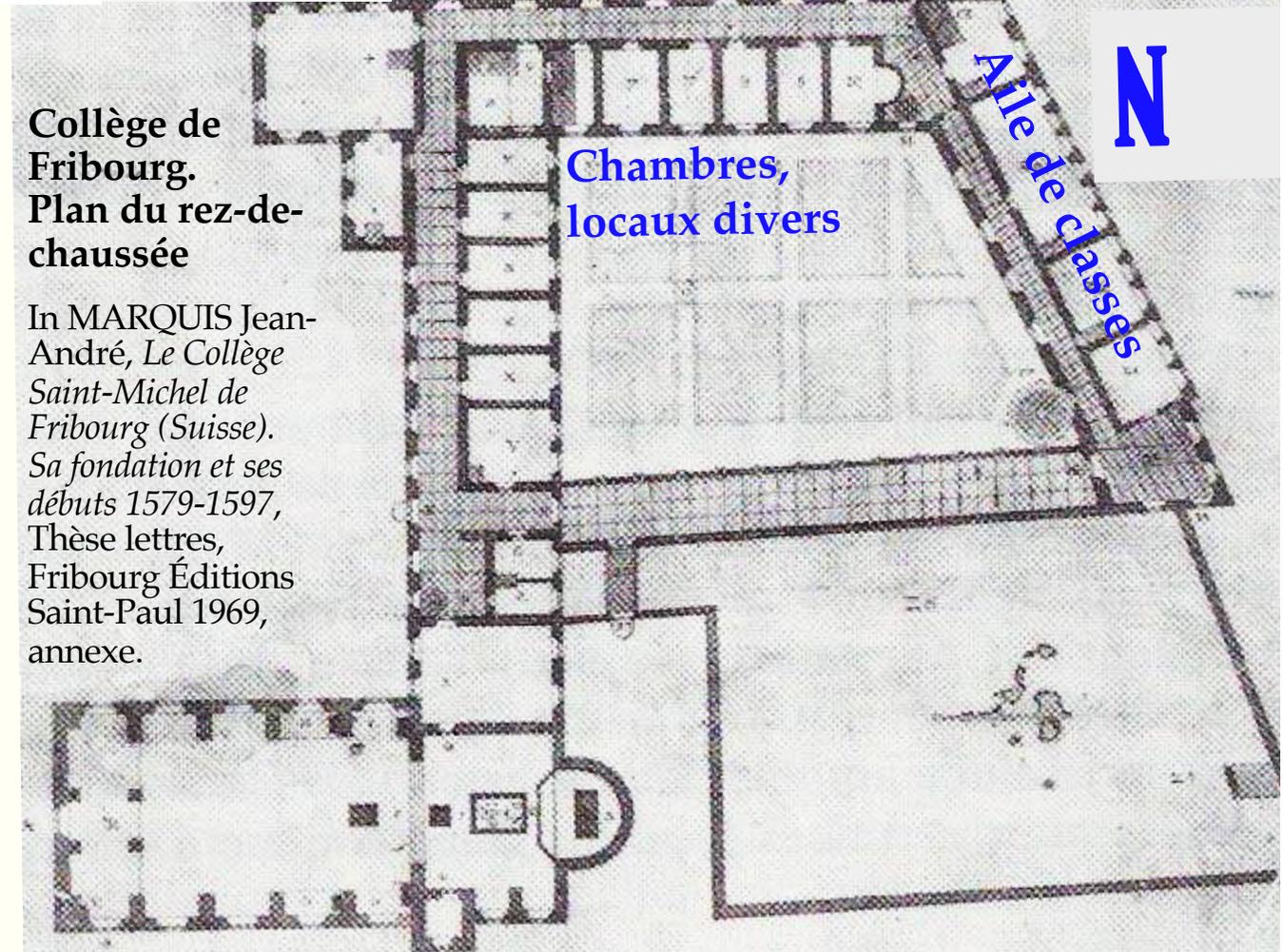
In PRADERVAND-AMIET Brigitte,
L'ancienne Académie de Lausanne,
Lausanne UNIL 1987, p. 67.

Orientation des bâtiments
et disposition des classes
en fonction de la lumière

À l'Académie protestante de Lausanne, les salles devaient recevoir le soleil plutôt en fin d'après-midi (aile ouest) ou en pleine journée (aile nord, s'il n'y avait l'ombre faite par l'aile occidentale) et au Collège jésuite de Fribourg plutôt de bon matin.

Il faut utiliser le conditionnel parce que vraisemblablement les salles des étages de l'aile ouest de l'Académie étaient en enfilade, sans corridor, comme le montrent les plus anciens plans conservés des étages, datant du début du XIX^e siècle. Le rez était constitué de pièces qui n'étaient pas destinées à l'enseignement en classes.

Dans l'hypothèse, pour les deux établissements, l'orientation de l'aile abritant les classes ainsi que leur place (par rapport aux corridors lorsqu'il y en a) concourent à faire de la lumière naturelle, dont le rayonnement direct est ennemi de l'ergonomie scolaire, un allié, en évitant autant que faire se peut toute exposition directe.



Collège de Fribourg.
Plan du rez-de-chaussée

In MARQUIS Jean-André, *Le Collège Saint-Michel de Fribourg (Suisse). Sa fondation et ses débuts 1579-1597,* Thèse lettres, Fribourg Éditions Saint-Paul 1969, annexe.

Chambres,
locaux divers

Aile de classes



Neuchâtel, ancienne maison des écoles dite maison «des classes», reconstruite en 1600-1602 (rue de la Collégiale).

À Sion, chef-lieu du Valais, les jésuites ont un enseignement depuis le premier tiers du XVII^e siècle et développent leur collège sur les pentes de la colline de Valère à partir de 1734, dominant la ville comme il se doit. Il reste de l'ancien "Collège de Sion" l'église baroque et le théâtre, lui-même aménagé à partir d'une ancienne résidence épiscopale.

Sion, clocher de l'Église des jésuites (© jjkphoto)

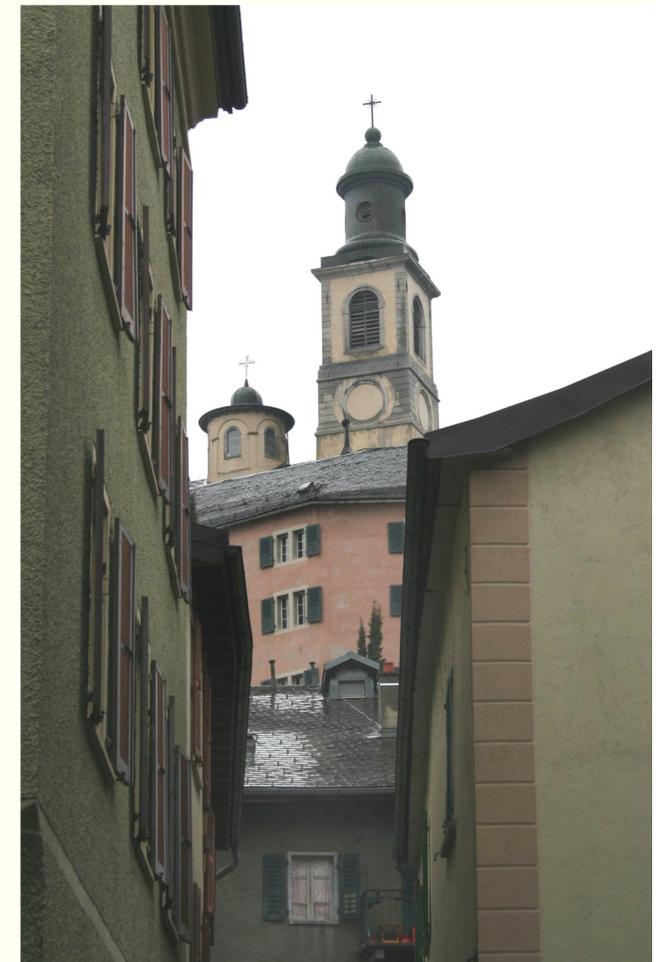
Mue par le désir d'un accès direct et personnel au texte biblique, la Réforme (Farel) dote chaque paroisse d'une école élémentaire. La Compagnie des pasteurs ou «Vénérable Classe» (dès 1530) dirige les études des futurs pasteurs (4 degrés de collège au XVII^e s., avec latin).

Vraisemblablement, il y a dès le XVII^e s. au moins, deux filières: celle des humbles et celle des fils de familles qui passent au collège de Neuchâtel avant de poursuivre leurs études dans une académie suisse (Bâle, Lausanne ou Genève) voire étrangère.

1731 embryon d'académie (chaires de philosophie, maths), 1737 (lettres), 1866 Académie, 1872 Gymnase (sections classique, scientifique, pédagogique ou école normale), 1910 Université.

Comme à Fribourg ou à Lausanne, le bâtiment scolaire phare de la cité de Neuchâtel est placé à proximité du château, sur la colline surplombant les quartiers populaires et commerçants.

D'après : *Histoire du Pays de Neuchâtel*, Hauterive Gilles Attinger 1991, t. 2, 285-286.
© Photo Jean-Marc Bréguet Neuchâtel.





Lycée cantonal de Porrentruy

En 1799, les fonctions des différentes ailes étaient encore les suivantes :

- I. Église
- II. Classes (gymnase)
- III. Logements des pères
- IV. Séminaire (relié à l'ensemble par une aile contemporaine)

D'après : *Du Collège des Jésuites au Lycée cantonal : quatre cents ans d'histoire (1591-1991)*, Porrentruy Lycée cantonal 1991 (iconographie réunie par Jean-Louis Muller), pp. 154, 182.

© Photo J. Bélat, Porrentruy

Comme au Collège Saint-Michel de Fribourg, le bâtiment des classes ou gymnase (III.) est orienté de manière à ce que les rayons du soleil ne puissent frapper avec un angle trop direct les fenêtres, alors que le bâtiment des pères (II.), lui, est exposé plein sud.

Porrentruy (Jura suisse) a par ailleurs conservé à nulle autre pareil la symbolique d'implantation des collèges d'humanités dans les villes présentant une topographie relativement accidentée. La cité ajoulote (chef-lieu de l'Ajoie) est littéralement encadrée par deux emblèmes du pouvoir mis en scène aux Temps modernes : le pouvoir politico-confessionnel avec le château des princes-évêques (de conception médiévale) sur l'une des deux préminences bordant la cité, le magistère pédagogique avec le collège des jésuites sur l'autre, son église baroque (aujourd'hui théâtre) et son jardin botanique de la fin du XVIII^e siècle.

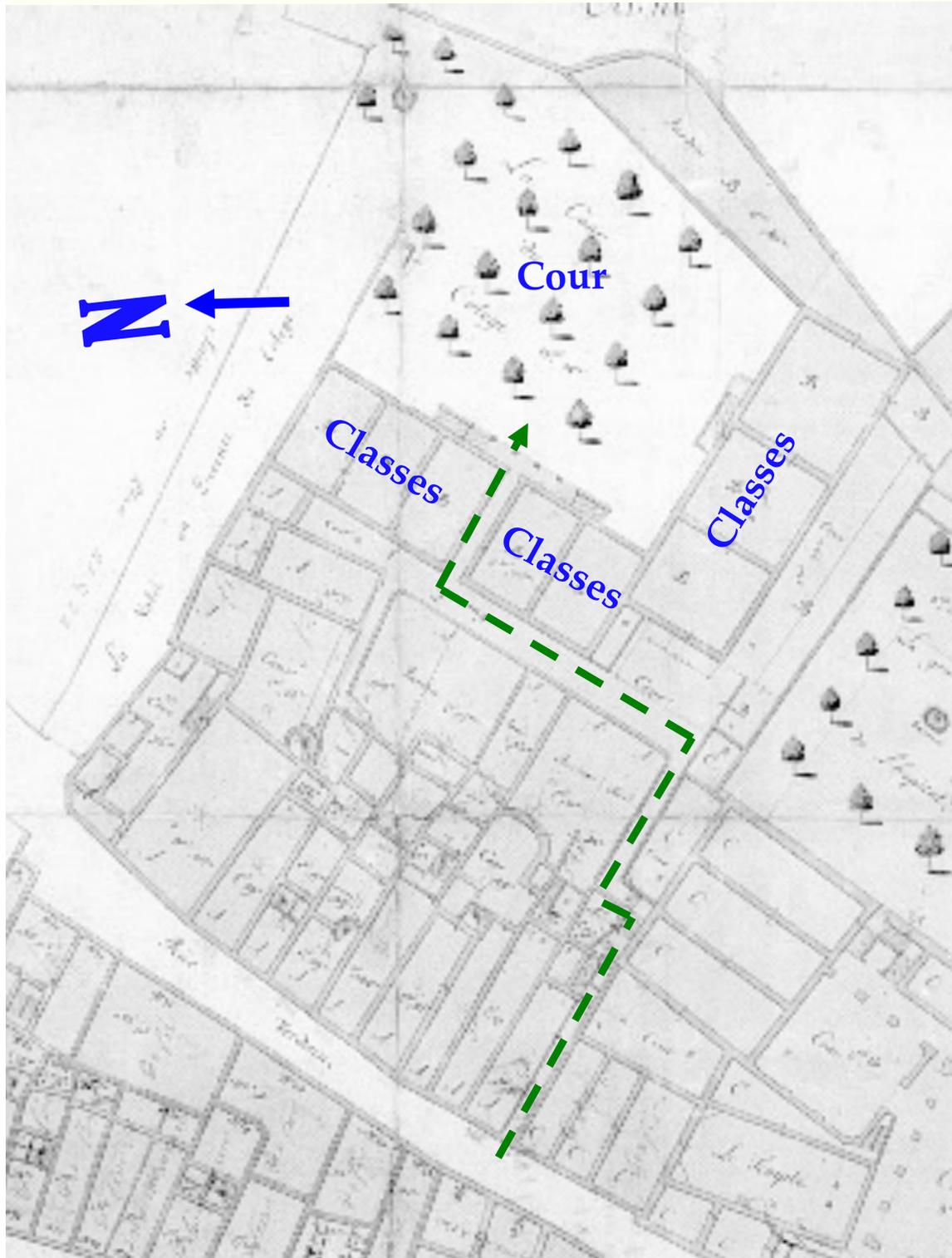
Genève, Collège St-Antoine (Collège Calvin) Plan Billon, 1726

In MONNOYEUR Pierre,
L'aile principale du Collège St-Antoine (1561): une architecture française et un relief parisien, Genève 2002, p. 248.

Dernier exemple remarquable des collèges des Temps modernes édiés sur le territoire de la Suisse romande actuelle, l'Académie protestante de Genève (aujourd'hui Collège Calvin) rassemble toutes les caractéristiques propres aux établissements modernes de la réforme et de la contre-réforme.

Le collège est lui aussi construit en respect de la perspective hygiéniste moderne, à l'air, face au panorama donnant sur le lac et les Alpes, grâce à une implantation au bord de la colline du noyau urbain originel. Conçu en "L", ses ailes sont orientées de façon à pouvoir bénéficier d'une luminosité indirecte favorable à l'ergonomie scolaire tout en tournant le dos à la ville et en regardant vers l'horizon.

Mais ce qui frappe aussi à Genève c'est donc un site choisi pour être à l'écart des miasmes, à distance des vacarmes des rues populaires du quartier de la Cité. Une école que les élèves gagnent en empruntant un labyrinthe (traitillé), véritable chemin initiatique de portes et de passages discrets, protégés, qu'on peut encore suivre aujourd'hui depuis la rue Verdaine.

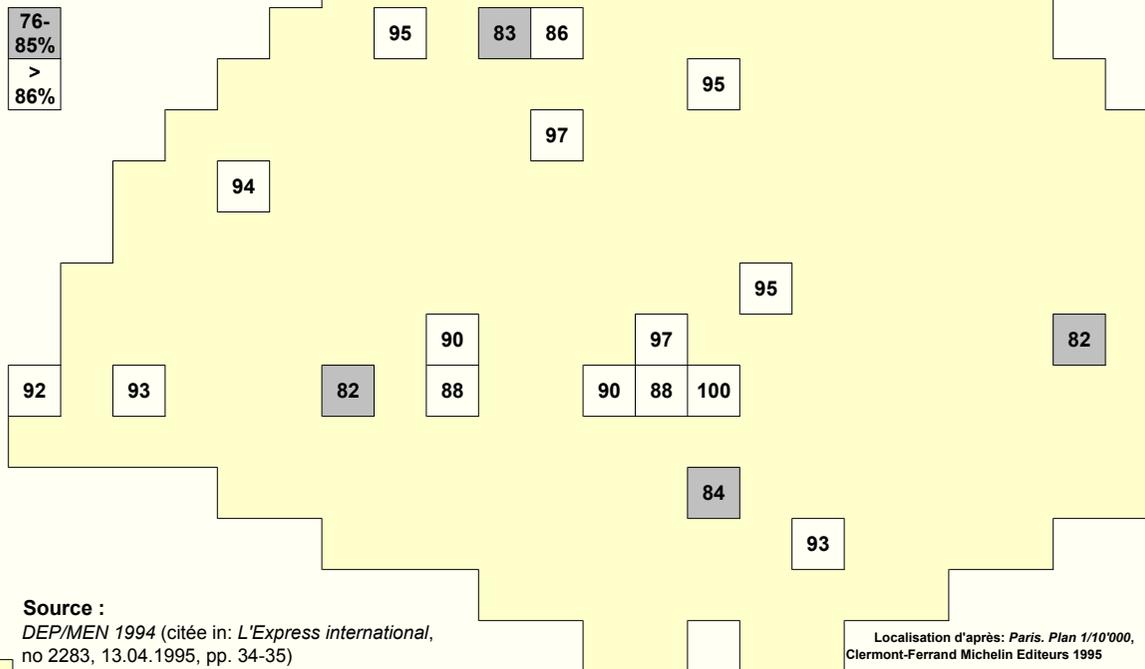


2.2. Géographie des lycées d'excellence (Paris, 1994)

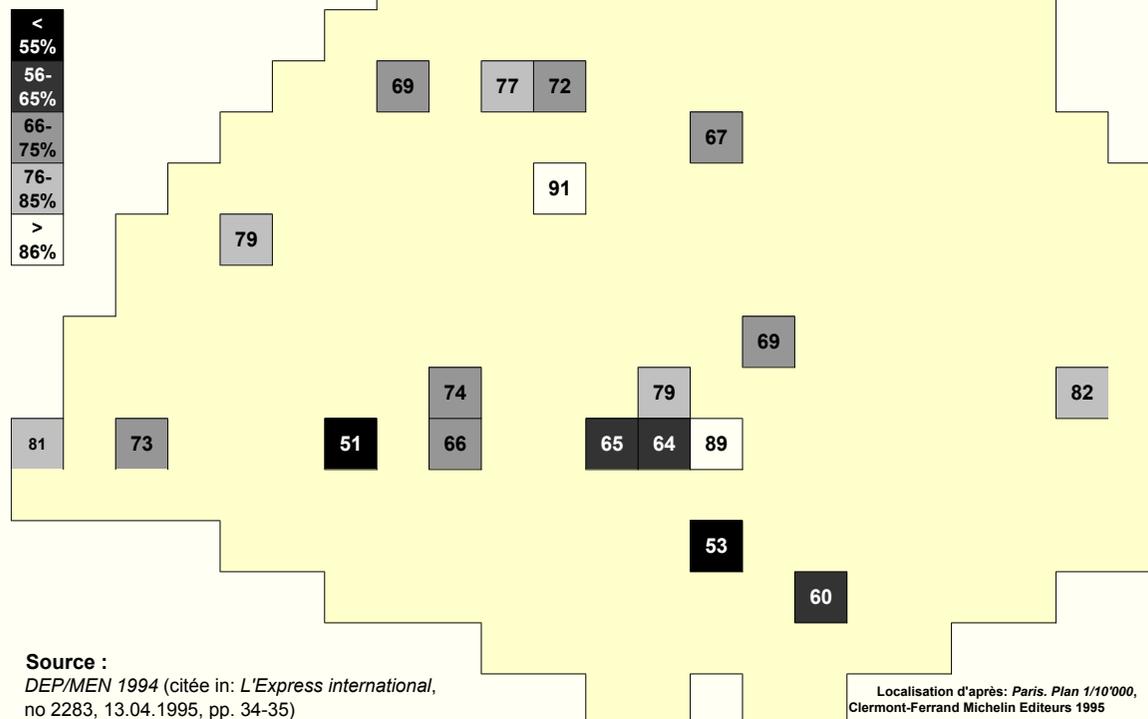
La sociologie de l'éducation montre que l'excellence des établissements tient à la teinte sociale dominante du quartier, «les établissements les plus performants (étant) plus souvent, en moyenne, ceux qui accueillent un public de milieu aisé.» Les familles aisées parviennent à inscrire leur rejeton dans la "bonne" filière du "bon" lycée, déjouant les contraintes de la carte scolaire.

D'après : DURU-BELLAT Marie, *Les inégalités sociales à l'école. Genèse et mythes*, Paris PUF «Éducation et formation» 2002, p. 110.

1. Taux de réussite au bac



2. Taux d'accès de la seconde au bac



L'espace urbain, par la géographie sociale que son histoire dessine peut aussi servir au renforcement des inégalités scolaires au profit des familles qui ont les moyens d'user de ghettos aisés verrouillant l'avenir d'individus «assignés» à des destins sociaux écrits d'avance.» Avec des taux de scolarisation affichant à la fin du XX^e siècle encore, en fonction d'une longue histoire, des différences sensibles entre les quartiers du centre-ouest et ceux de la couronne nord-est-sud.

D'après : MAURIN Éric, *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Paris Seuil & La République des Idées 2004, dos de couverture; BEAUJEU-GARNIER Jacqueline, *Nouvelle histoire de Paris. Paris : hasard ou prédestination ? Une géographie de Paris*, Paris Hachette 1993, p. 178.

Les lycées d' excellence du Centre et de l' Ouest, dans les beaux quartiers

En effet, la quête effrénée d' une résidence légale ouvrant à la fréquentation des établissements les plus réputés est un trait caractéristique de la vie scolaire parisienne contemporaine. Cela provient d' une géographie des lycées d' excellence (plus de 82% de taux de réussite au baccalauréat) héritée, qui reflète toujours la ségrégation est/ouest historique, avec toutefois un épïcentre échappant à la dichotomie sociale traditionnelle en vertu de la vieille implantation sectorielle du Quartier latin, au centre de la rive gauche.

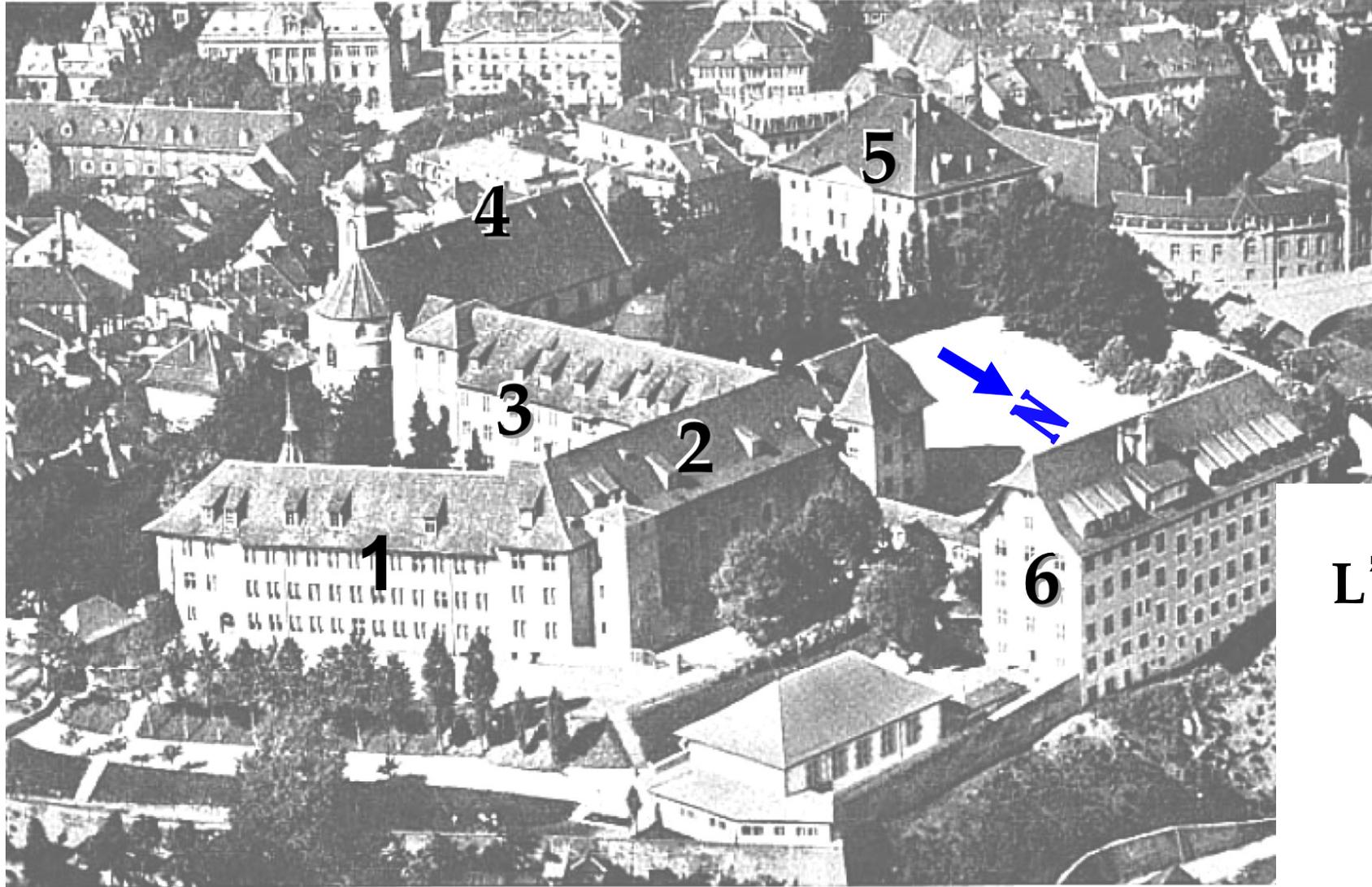
Tous établissements confondus, les créations lancées entre 1879 et 1889, au début de la III^e République, avaient bien cherché à casser l' archaïque monopole de la rive gauche par une floraison d' implantations nouvelles tant à l' Est qu' à l' Ouest.

. D' après : ROULEAU Bernard, «Les établissements d'enseignement en 1889», carte in PITTE Jean-Robert (dir.), *Paris. Histoire d'une ville*, Paris Les Atlas Hachette 1993, p. 137.

En vain. A peine arrivés au pouvoir (1879), les républicains doivent procéder dans l' urgence aux reconstructions et aux créations rendues d' autant plus nécessaires qu' ils inaugurent leur ère en poussant l' enseignement féminin, à tous les niveaux. Les lycées de garçons sont donc doublés de lycées de filles. À partir de 1882, le rythme est d' un nouvel établissement par rentrée scolaire. Le nombre de lycées est multiplié par trois entre 1879 et 1914, avec une répartition géographique qui répond finalement à la ségrégation sociale parisienne en la scellant dans sa dimension pédagogique pour tout le XX^e.

. D' après : LE CŒUR Marc, «Les lycées dans la ville : l' exemple parisien (1802-1914)», in : *L' établissement scolaire. Des collègues d' humanités à l' enseignement secondaire, XVI^e-XX^e siècles*, n^o spécial de la revue *Histoire de l' éducation* (COMPÈRE Marie-Madeleine; SAVOIE Philippe, dir.), Paris INRP Service d' histoire de l' éducation 2001, pp. 131-167.

. Sur la longue genèse de la ségrégation sociale pédagogique, voir : BUGNARD Pierre-Philippe, *Le Temps des espaces pédagogiques. De la cathédrale orientée à la capitale occidentée*, Presses Universitaires de Nancy 2006.



3.
L'architecture
modo nostro
des jésuites:
l'archétype
de St-Michel
de Fribourg
(1586-1661)

Vue générale du Collège Saint-Michel de Fribourg, prise du nord-est

Photo aérienne des années 1940, in STRUB Marcel, «La ville de Fribourg (...)», *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, Bâle Birkhäuser 1964, t. 1., p. 137.

1. **Gymnase** (salles de classe, 1585-1586)
2. **Collège** (bâtiment des pères, salles conventuelles... 1586-1596)
3. **Aile administrative** (appartement du recteur, économat, bibliothèque... 1659-1661)
4. **Église** des jésuites (1604-1613), baroquisée (1756-1765)
5. **Lycée** (1829)
6. **Internat** (première moitié du XX^e siècle)

Explication de la page suivante d'après :
 MARQUIS Jean-André, *Le Collège Saint-Michel de Fribourg (Suisse). Sa fondation et ses débuts 1579-1597*,
 Thèse lettres, Fribourg Éditions Saint-Paul 1969.

À l'instar de Saint-Michel, tels sont les «Monuments» que les états confessionnels modernes (en particulier catholiques) dédient à la pédagogie naissante du secondaire, partout en Europe, pour l'édification de générations désormais enclassées par volées d'âges, rationnellement. Les élèves peuvent vaquer de l'église où commence et se termine la journée, aux salles de classes conçues pour l'enseignement, tandis que les pères ont tout loisir de sacrifier, de leur côté, aux rites que leur commande l'état religieux de leur Compagnie.

Les jésuites créent donc une géographie et une architecture du lieu d'éducation, servantes d'une pédagogie prescrite pour sortir l'élève de sa sauvagerie et le mouler dans la culture des humanités classiques, référence de l'ordre aristocratique, puis de la bourgeoisie cherchant à l'imiter, avide de bénéficier d'une distinction commune aux classes roturières. Ici, l'image aérienne montre encore parfaitement, en dépit des transformations et des ajouts des siècles, la conception originelle *modo nostro* initiée à la maison mère des jésuites, le *Collegium romanum* : une aile de gymnase dont les fenêtres donnent sur le nord-est, vers l'extérieur de la ville, tournant le dos à l'aile du collège, réservée à la résidence des pères dont les chambres donnent sur la quiétude des jardins intérieurs, en fonction de la conception monastique originelle de prière et de méditation. Le recteur dont la porte du bureau circonscrit le prestigieux magistère, gouverne le collège de son appartement sis à l'étage noble de l'aile administrative. Quant à l'église, accessible par les élèves, les pères et la ville, chacun de son côté, elle illustre par son implantation la double fonction de l'ordre des fils de saint Ignace : former l'élite confessionnelle et prêcher à la ville, *ad majorem dei gloriam*. Un chef d'œuvre d'architectonie !

La géographie fonctionnelle de tels collèges, leur implantation symbolique autant que l'orientation de chacune des ailes relativement à sa destination propre et au lien qu'elle entretient avec l'ensemble, tout ce système de significations et de cohérences n'a guère survécu à l'augmentation des effectifs. Avec la secondairisation de masse, chaque corps de bâtiment est peu à peu colonisé par les salles de classe, la portée du site effacée par les effets de l'urbanisme moderne.

Quant à la «classe», justement, socle architectonique primordial de la pédagogie rationnelle, elle constitue le seul élément qui survivra intégralement à l'ensemble, formant un héritage parmi les plus durables de l'histoire de l'éducation, au même titre que la propension à proclamer le savoir, à «faire le programme» ou à sélectionner une élite intellectuelle en fonction d'attendus socio-économiques. Comme telle, rectangle de 30 places d'élèves rangés pour la réception de la parole magistrale et l'accomplissement de l'exercice –le côté gauche de la salle destiné à faire entrer la lumière naturelle par de relativement grandes baies vitrées–, c'est ce type de «classe» qui servira d'archétype aux locaux d'enseignement voués à la méthode simultanée-frontale jusqu'au XX^e siècle.

Un archétype débordant aussi sur les constructions du primaire dont les canons de l'architecture rendront l'autonomie par rapport à son modèle et la spécificité par rapport à sa pédagogie d'autant plus malaisées.

Le Collège St-Michel de Fribourg en 1718

Tableau anonyme dans le couloir du rectorat

Faire entrer tout le collège dans le cadre d'un tableau, en perspective, pour en donner une vision d'ensemble au visiteur autant qu'au collégien.



L'impression dominante que dégage cette représentation suggestive, tout à la fois sobre et pointilliste, sans démesure mais montrant les déploiements d'un ensemble monumental (relativement à une petite cité de 6'000 âmes), est sans nul doute le sentiment d'estime, d'attachement, de fierté... éprouvé par les occupants eux-mêmes envers un collège dont ils s'efforcent de mettre en valeur les qualités fonctionnelles.

Ainsi, le couloir aujourd'hui disparu reliant l'église au gymnase (à droite), permet aux élèves de gagner les offices par un cheminement distinct de celui des pères qui occupent les chambres du collège, au fond. Le jardin aux broderies harmonieuses d'un art topiaire parfaitement maîtrisé alimente la méditation dans le cloître qui leur est réservé tout en donnant à l'ensemble la tonalité d'ordre et de symétrie qui sied à la *Ratio studiorum*.

Devant, l'étang, réserve d'eau aménagée au sommet de la ville.



Corridor du rez
(XVII^e s.)



Intérieur de l' église
des jésuites



Façade du gymnase (1586)

**Saint-Michel. Images du XXI^e siècle d' un
collège édifié aux XVI^e et XVII^e siècles**

Photos prises en 2006

Lycée de Castelnau-le-Lez (Hérault, 1995)

Voici un lycée conçu pour les lycéens en respect des recommandations de l'OCDE en matière d'architecture scolaire.

Il est conçu autour d'un CDI central afin de conférer à la connaissance comme ressource des apprentissages une place réelle. La salle de professeurs jouxte une série de locaux permettant de privilégier le travail sur l'orientation et la remise à niveau en petits groupes. Des cours de loisir facilitent les rencontres, des gradins permettent de voir la garrigue et la mer, un jardin de senteurs... bref un lycée qui, dans l'idéal, sans avoir à pratiquer la sélection normative, est fait pour inculquer un rapport à l'espace et au temps méditerranéen sur lequel l'architecture moderne joue symboliquement, avec un plan rappelant le village languedocien et une forme évoquant un cadran solaire.

Contingence ou conséquence, les résultats aux bacs ne cesseraient de monter, assure le proviseur !

À l'initiative des ministres européens de l'éducation, l'OCDE a lancé depuis 1972 un Programme pour la construction et l'équipements de l'éducation (PEB). Sa mouture quinquennale 1997-2001, centrée sur les équipements permettant de favoriser l'apprentissage à vie pour tous, permet d'influer sur une série importante de réalisations satisfaisant aux critères de sélections des établissements que l'OCDE qualifie d'exemplaires : **I.** répondre aux besoins d'aujourd'hui et aux demandes incertaines du futur, **II.** fournir un environnement adapté au processus d'apprentissage, un outil d'apprentissage et non un monument dédié à l'esthétique, **III.** permettre à une majorité d'accéder à l'éducation et au loisir, **IV.** réaliser un bon rapport qualité-prix par un souci majeur de réduction des coûts de fonctionnement et d'entretien, **V.** respecter la vie de la planète et le bien-être des individus par une relation avec le paysage, le choix des matériaux, les formes et les proportions, la modulation des couleurs, la lumière et l'acoustique. Tel est le *modo nostro* contemporain !



**Une architecture
contemporaine pour
une pédagogie
contemporaine est-
elle possible ?**

BAUMARD Marilyne, «Un lycée pensé pour apprendre», in *Le Monde de l'éducation*, n° 306 / septembre 2002, p. 60.



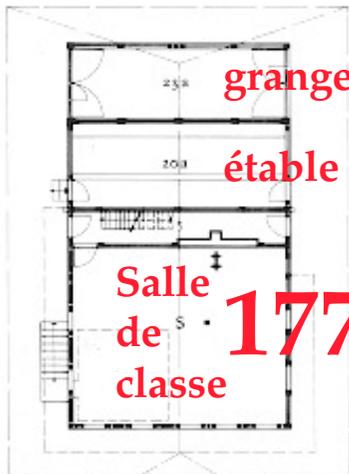
57 Liebistorf 25 (1820/E. 19. Jb.)

1820



902 Salvenach 1 (1779)

1779



903 Salvenach 1 (1779)
Grundriß Erdgeschosß 1:250
S = Schulstube = Salle de classe

1779



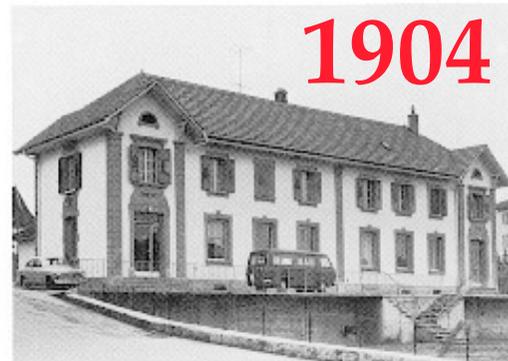
904 Courlevon 32 (M. 19. Jb.)

1850



97 Ependes 22 (déb. 20^e s.)

1905



906 Lentigny 146 (1904)

1904

4. De la ferme-école au « palais scolaire »

(fin XVIII^e–début XX^e s.)

L'évolution des bâtiments conçus comme écoles à part entière, avec «salles de classe» et logements des instituteurs. Le cas fribourgeois

Longtemps, il a existé une école sans architecture, dite en «chambre(s) d'école» où la classe se tenait directement dans le logis du maître et de sa famille.

La ferme-école de Salvenach (1779, district protestant du Lac), peut être considérée comme un premier bâtiment conçu pour l'école en milieu rural. La salle de classe est aménagée comme local spécifique, devant la grange et l'étable. Sa tourelle-horloge abrite la cloche du feu et sert aussi à l'appel pour «l'école du dimanche», remplissant en pays protestant la fonction du clocher de l'église.

Puis progressivement les écoles deviennent des lieux d'enseignement au sein desquels les instituteurs n'ont plus besoin de compléter leurs revenus par une activité annexe, en particulier agricole. Des bâtiments avec un style fonctionnel (grandes fenêtres, étages spécialisés, corridors, vestiaires...) mais rappelant toujours les grandes fermes du pays, jusqu'aux grands toits du *Heimatstyl* rassurant des débuts de l'ère industrielle. Page suivante : l'école de Salvenach en 2007.

D'après : ANDEREGG J.-P., *La maison paysanne fribourgeoise I*, Bâle G. Krebs 1979, p. 333.





**Enseignement dans un collège
au début du XVII^e siècle.**
Histoire mondiale de l'éducation, 1981

**«Que veut-on, au bout du compte: que les savoirs aient été
proférés ou que les élèves aient appris quelque chose?»**

PROST Antoine, *Eloge des pédagogues*, Paris Seuil 1985, p. 22.

**«A l'école où l'élève ne fait qu'écouter, les constructeurs
n'ont jamais eu de grands problèmes à résoudre!»**

DE BRIGODE Gérard, *L'architecture scolaire*, Paris PUF 1966, p. 26.



Cours de lettres dans un lycée, vers 1980.
*Histoire de l'enseignement et
de l'éducation en France, 1981.*

Deux images et deux textes pour illustrer que l'architecture de la classe, inductrice d'une géographie sociale hiérarchisante, est à la genèse d'une longue tradition frontale. Tradition sans doute renforcée par l'émergence de la méthode magistrale lorsqu'elle prend le dessus sur la pédagogie de l'exercice, au tournant du XX^e siècle.

Par l'image, on peut suivre aussi les explications historiennes sur l'invention et la genèse du système «classe».

5.1. La géographie sociale de la classe ordonnatrice de la tradition frontale



Pupitres à deux places des petites classes de St-Michel

Un mobilier et un matériel scolaires analogues au primaire pour la petite part des élèves voués aux études longues dès l'âge de onze ans.

À l'origine, dans les petites classes, l'espace était quadrillé : places pour ceux qui font du latin (devant), qui écrivent (plus haut), qui lisent (de côté) ; places pour les élèves d'origine modeste (à distance), pour les nouveaux ; banc d'infamie ou des ignorants (en vue, à l'écart)...



À gauche, cours de philosophie à St-Michel dans l'Entre-deux-guerres.

À droite, cours de droit à l'ancienne Académie de Lausanne (actuel Gymnase de la Cité) au début des années 1970.

Pupitres, chaires et bancs d'auditoire

En bas, à St-Michel, la chaire attend encore la *lectio brevis* du dominicain. À la Cité, la chaire n'a plus d'affectation pédagogique. Elle est conservée comme témoin d'une pratique surannée et élément d'un auditoire protégé au même titre que le bâtiment de l'Académie. Sinon, quelque soit la tradition confessionnelle, catholique ou protestante, quand les bancs sont préservés la salle fonctionne comme auditoire pour des cours de type académique. «L'agitation de 1968 n'a pas fait disparaître ici plus qu'ailleurs les cours *ex cathedra*», souligne d'ailleurs un professeur. La géographie scolaire de la salle, induite par le mobilier, aurait un effet de préservation des relations pédagogiques de type transmissif, facteur non négligeable du maintien de la tradition frontale-magistrale voire de son renforcement. En France par exemple, le ratio *ex cathedra*/exercice, qui était de 1 à 2 au XIX^e siècle, s'est même inversé au tournant du XX^e siècle, consacrant le primat de la transmission orale sur le traitement de l'information.



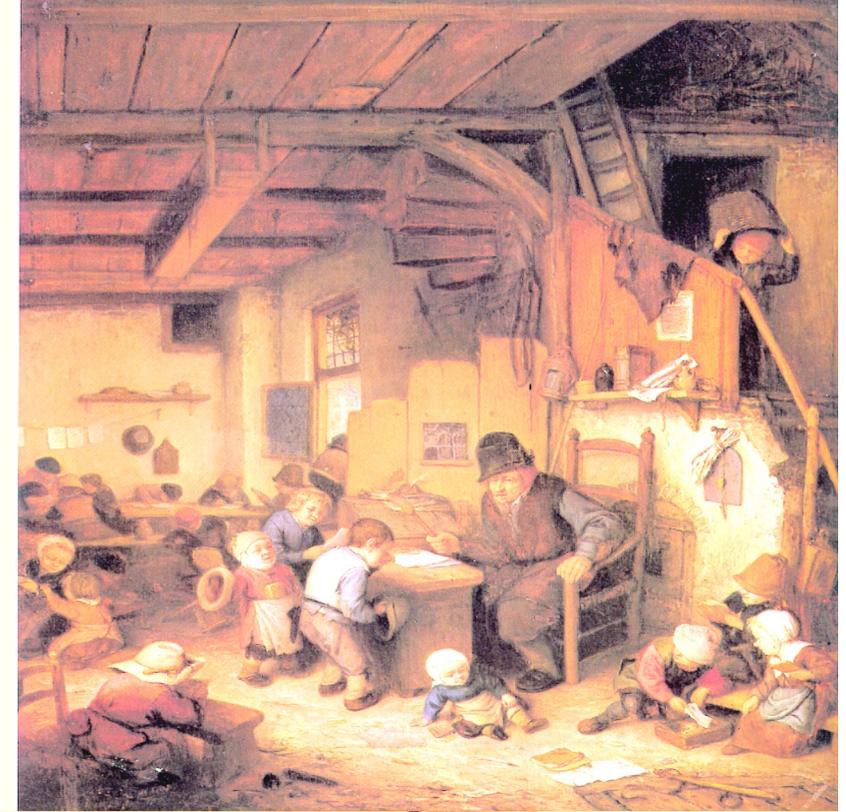
5.2. Du local médiéval à la classe : les thèses de Gauthier & Tardif et de Ph. Ariès en images

Le maître d'école,
peint par A. Van Ostade (XVII^e
siècle), © Musée du Louvre, Paris

In *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France* (PARIAS Louis-Henri, dir.), t. II, Nouvelle Librairie de France Paris 1981, p. 242.

L'école des Frères,
peint par François Bonvin (1866-1873), © Museo de Arte de Ponce, Puerto Rico.

In *Ibid.*, t. III, p. 339.



Le passage entre le chaos de la méthode individuelle médiévale et l'ordre de la méthode simultanée des Temps modernes qu'illustrent ces deux tableaux de composition contrastés, s'est opéré relativement rapidement dès l'instant où la gestion de gros effectifs impliquait de trouver une solution à l'enclassement des élèves : très vraisemblablement dans le courant du XV^e siècle déjà pour les régions européennes pionnières.

Les deux tableaux ne sont donc pas contemporains de l'époque même de cette césure historique entre l'école et la pédagogie. Ils reflètent pourtant de manière explicite, semble-t-il, les aspects idéaux de chacune des situations bipolaires croquées à des époques ultérieures au contraste que leur mise en parallèle suggère.



La pédagogie, théorie et pratique de l'Antiquité à nos jours propose une périodisation générale centrée sur deux images révélatrices d'une rupture essentielle de l'histoire de l'éducation : le passage à la «modernité» pédagogique, de l'enseignement individuel médiéval (illustré par un tableau de Van Ostade) à l'enseignement simultané des Temps modernes (illustré par une peinture de l'école des Frères).

Une modernité devenue elle-même tradition, ensuite, un socle contre lequel la révolution copernicienne de la centration sur l'élève, à partir de Rousseau, s'efforcera de réagir avec l'éducation «nouvelle», jusqu'au XX^e siècle.

Dans cette perspective globale, l'apport de l'Antiquité est réduit à une mise au point de l'enseignement, celui du Moyen Âge à l'invention significative de l'école, prélude à la rationalité pédagogique absolue de l'âge classique, héritage que l'époque actuelle qualifie désormais de «pédagogie traditionnelle».

Voir : GAUTHIER Clermont; TARDIF Maurice (dir.), *La pédagogie. Théories et pratiques de l'Antiquité à nos jours*, Montréal-Paris-Casablanca 1996.

La deuxième image proposée à la page précédente n'est pas celle du livre mais elle montre un même contexte pédagogique.

C'est donc au début du XV^e siècle au moins, explique Ariès, qu'une population scolaire donnée se retrouve avec un même maître, dans un seul local, répartie en groupes de mêmes capacités (une formule que gardera longtemps l'Italie, par exemple).

Au cours du XV^e siècle déjà, chacun de ces groupes est alors affecté à un professeur particulier, tout en maintenant la structure commune du local commun (l'Angleterre a maintenu cette organisation scolaire jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle).

Enfin, on se met à isoler les groupes avec leurs professeurs dans des salles spécifiques, initiative d'origine flamande et parisienne, semble-t-il, qui donne naissance à la structure moderne de la classe.

Telles sont les étapes décrites par Ariès et qui sont présentées plus loin, sous forme de schémas.

Voir : ARIES Philippe, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris Seuil 1975 (1960).

Philippe Ariès a proposé dès 1960 une périodisation du processus d'enclassement des élèves en fonction du passage «de l'indétermination médiévale à la rigueur du concept moderne», c'est-à-dire, essentiellement, à l'idée contemporaine de «classe d'âge». La société médiévale, insensible au statut psychologique de l'apprenant, cultive le principe de l'indifférence des âges, et d'ailleurs aussi des sexes et des conditions, avec une école rassemblant au sein du même auditoire des personnes d'âges et d'origines sociales hétérogènes. Il n'y a encore aucun mot pour dire «adulte», au sens actuel, et on passe sans transition de *juvenes* à *senes*.¹⁾ Et donc, dès le début du XV^e siècle des tentatives pionnières d'enclassement bousculent une phase initiale éphémère de pédagogie «différenciée» avant la lettre au profit de la formation de groupes du même âge, rassemblés avec leurs professeurs dans des salles spécifiques. Une initiative d'origine flamande et aussitôt parisienne, semble-t-il, qui donne naissance à la structure moderne de la classe.

Le système «classe», à son origine, avait donc bien été conçu comme une série de niveaux d'apprentissage que les élèves parcourent à leur rythme, progressant individuellement de groupe en groupe dirigé par un plus instruit. Les jésuites, pour le collège, ou les pédagogues des congrégations enseignantes, pour les petites écoles, maintiendront d'ailleurs longtemps certaines formes de différenciation qui entament le principe de simultanéité : un bon élève peut par exemple passer d'une classe à l'autre au second semestre déjà alors qu'un moins doué refera une partie du parcours en variant les approches. Ce processus de «différenciation de la masse scolaire», souligne Ariès, correspond à un besoin nouveau d'adapter l'enseignement du maître au niveau de l'élève, démarche témoignant

«D'une prise de conscience de la particularité de l'enfance ou de la jeunesse, et du sentiment qu'à l'intérieur de cette enfance ou de cette jeunesse, il existait des catégories.»

. ARIES Philippe, «Origine des classes scolaires», in *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, op. cit., pp. 194-195.

. DEMOUSTIER Adrien, «Les Jésuites et l'enseignement à la fin du XVI^e siècle», in *Ratio studiorum. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*. Édition bilingue latin-français, Paris Belin 1997, pp. 23.

1) «Adulte» ne prend son sens actuel qu'à la fin du XVII^e siècle, ayant jusque là plutôt la valeur qu'«adolescent» a pris de nos jours.

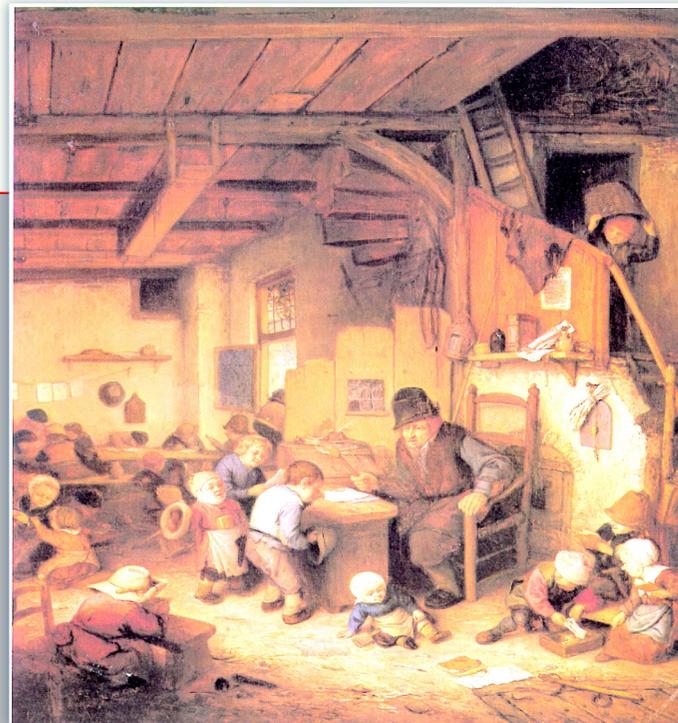
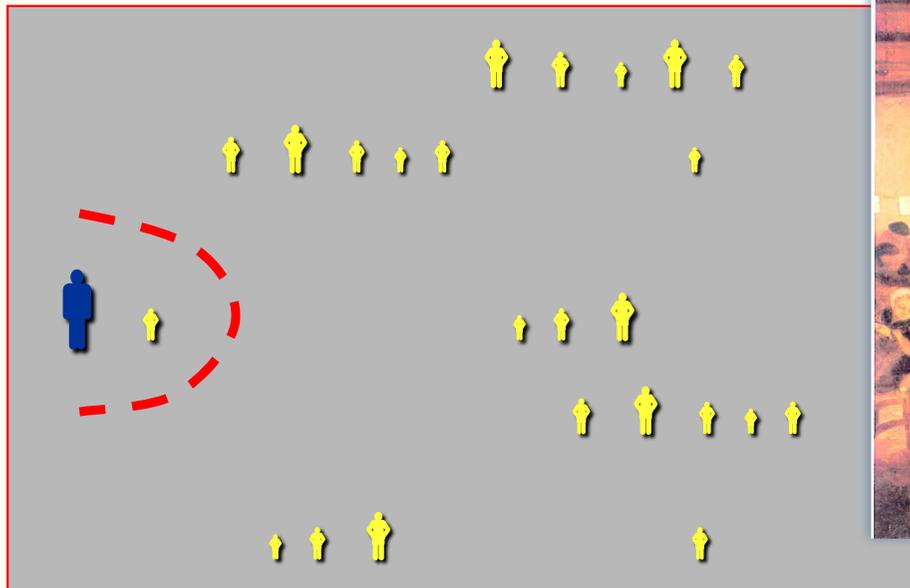
D'après : REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris Dictionnaires Le Robert 1992.

Les étapes de l'invention de la «classe» selon Ariès

Les éléments déjà mentionnés sont repris ici étape par étape et illustrés par des schémas.

0. Au départ, il y n'y a aucune organisation: un local (le logis du maître), avec un groupe hétérogène (élèves de tous âges et de toutes capacités) que le maître unique interroge à tour de rôle, individuellement (**méthode individuelle**), pendant que les autres se préparent ou chahutent... Tout le contraire de la «classe» à laquelle les différentes étapes du processus de scolarisation et d'enclassement des élèves va finalement conduire.

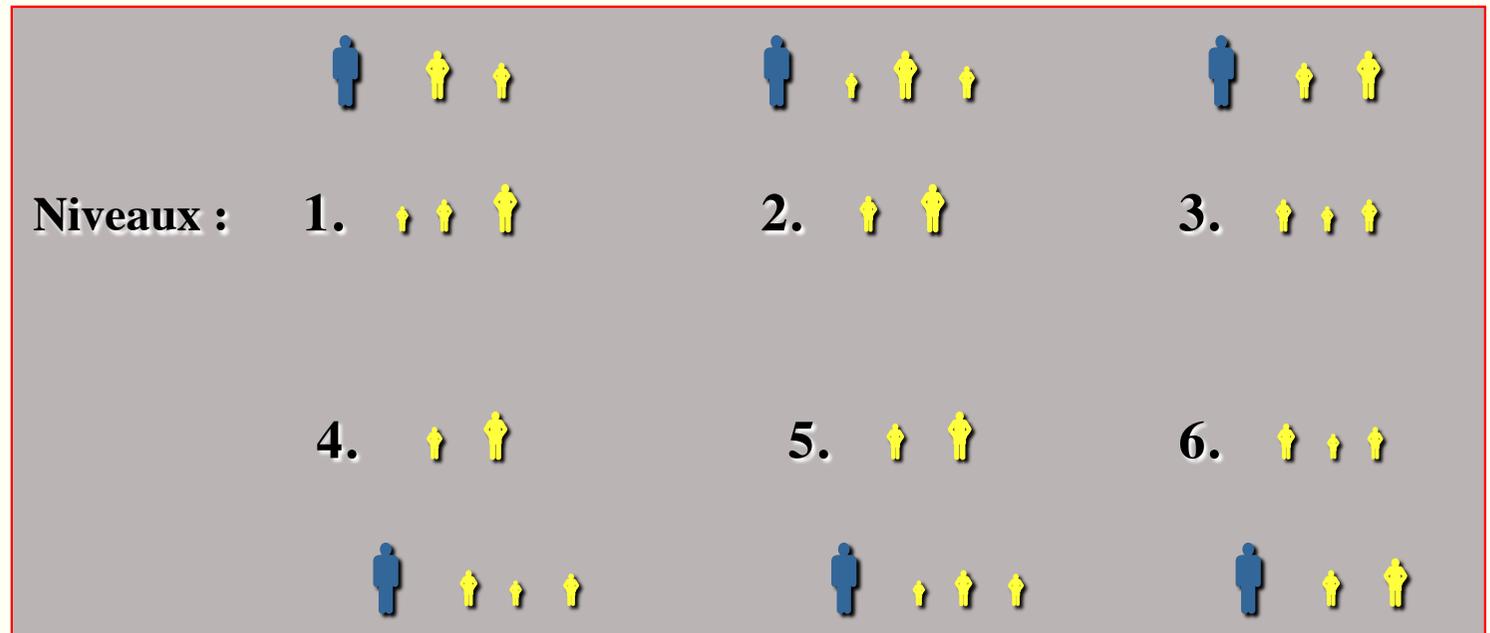
Légendes des schémas

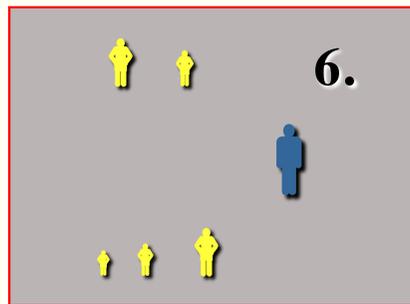
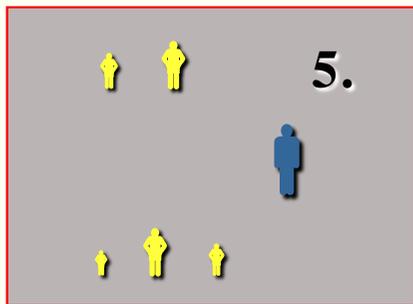
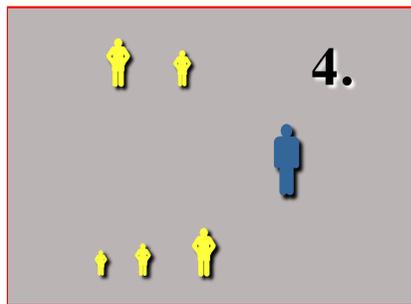
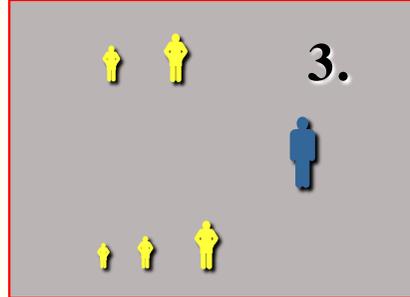
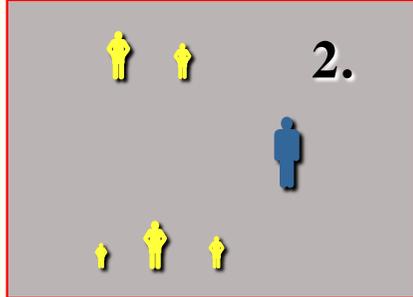
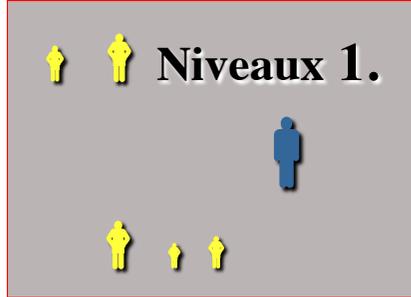


1. C'est donc au début du XV^e siècle au moins, explique Ariès, qu'une population scolaire donnée se retrouve répartie en groupes de mêmes capacités (en toute indifférence à leur âge), avec un même maître, dans un même local (l'Italie conservera ce mode de faire à peu près intact jusqu'au XVIII^e siècle).



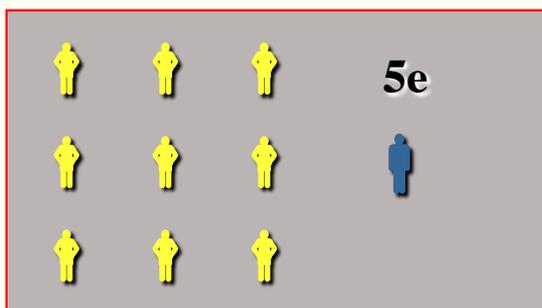
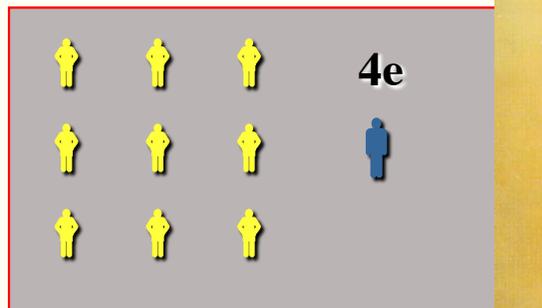
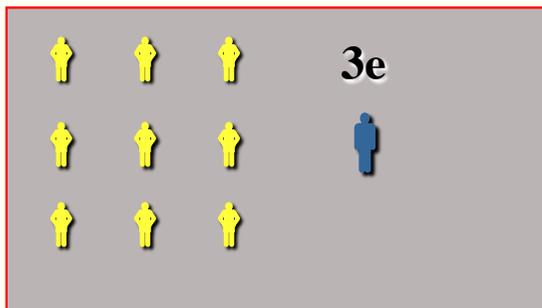
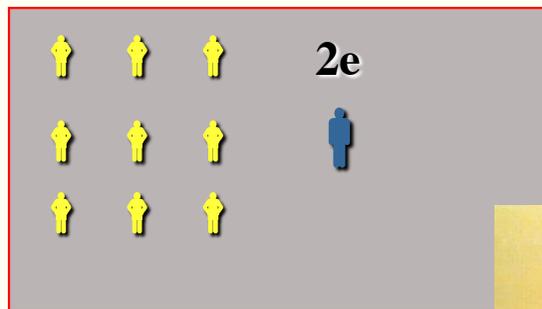
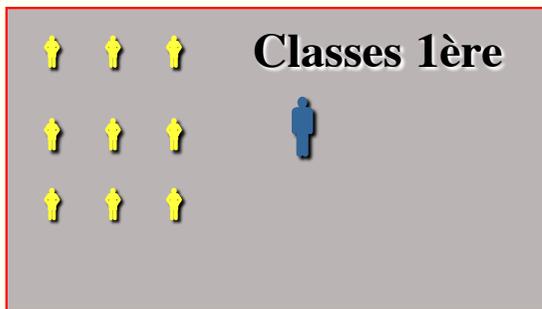
2. Au cours du XV^e siècle déjà, chacun de ces groupes est alors affecté à un professeur particulier, tout en maintenant la structure commune du local commun (l'Angleterre a maintenu cette organisation scolaire jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle).





3. Puis, on se met à isoler les groupes avec leurs professeurs dans des salles spécifiques, initiative d'origine flamande et parisienne, semble-t-il, qui annonce la structure moderne de la «classe».

4. Enfin, on regroupe dans chaque local «classe» des élèves du même âge (volée), non plus de mêmes capacités, et on les met à faire en même temps la même chose (méthode simultanée) : explication, exercice, examen... programme / palmarès annuels... promotion / redoublement... d'une «classe» à l'autre.



Ainsi, la question de l'efficacité pédagogique posée dans un contexte de gros effectifs débouche sur deux grandes familles de pratiques, antinomiques, les procédés d'enseignement direct en tutorat n'étant plus guère possibles. En effet, plus l'enseignement devient collectif, plus il exige d'homogénéité, une homogénéité dont la dynamique peut être attribuée soit à l'âge, avec une forme d'indifférenciation commode quant à la gestion mais relativement aléatoire et inégalitaire quant aux résultats scolaires. Jusqu'ici, fréquentée par de faibles effectifs, l'école mêlait les âges, le maître pouvant travailler «par objectifs» adaptés à chacun des élèves d'un groupe restreint en fonction de leurs capacités. L'école moderne permet de tenir des enfants plus nombreux à part, de les séparer de la société des adultes pour mieux en dresser la sauvagerie, jusqu'à les classer par volées, en fonction d'un «long processus d'enfermement qu'on appelle la scolarisation», souligne Ariès. L'indifférence médiévale à l'âge s'estompe au profit d'un rapport, imprévu à l'origine, entre la structuration des capacités et celle des âges, du moins dans un premier temps. Un rapport qui se polarisera finalement autour du principe de l'homogénéité de l'âge –au début du XIX^e siècle en tout cas le processus semble généralisé– avec la loi d'airain de volées moulées en classes aux effectifs certes relativement limités, mais pour l'accomplissement d'un programme annuel dont le déroulement implacable prime l'atteinte des objectifs par l'ensemble des élèves.

. ARIES Philippe, «Origine des classes scolaires», in *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, op. cit., pp. 8, 198.

Avec un cursus sanctionné de promotions ou de redoublements annuels, promulgués simultanément pour chacun des membres de l'ensemble d'une volée, le principe méthodologique de simultanéité gomme les coutumes individuelles tout en refoulant la différenciation. Il y a eu détermination d'une correspondance exacte entre âge des élèves et espace d'enseignement : la classe ! Un espace non plus plastique, instruisant par la transmission sensorielle d'un savoir proféré et récité, mais un espace de pouvoir moderne qui induit les règles d'une relation psychologique enseignant-enseignés. Un espace circonscrit à la géographie d'une série de bancs ordonnés, faisant face à un maître régnant sur la discipline, c'est-à-dire sur l'avancement des programmes en arbitre de la réussite et de l'échec scolaires.

Tel est bien, selon Eirick Prairat, cet «espace sériel» caractérisé par

«Des activités fortement ritualisées, (rythmées, une absence d'échange entre élèves, un respect scrupuleux des poses et des postures), un silence soutenu et un contrôle permanent des attitudes (...). La classe devient un espace observable, un lieu où chaque élève est désormais visible et tenu, à tout moment, de donner des signes et des gages de bonne volonté».

Un espace qui est à la clé du modèle traditionnel, c'est-à-dire aussi de la discipline scolaire traditionnelle, un modèle mis en place au début du XVII^e siècle et qui restera «inchangé jusque dans les années 1960.»

. PRAIRAT Eirick, *Questions de discipline à l'école et ailleurs (...)*, Ramonville Saint-Agne Editions Erès 2002, pp. 43, 45, 50.



**Modèle historique du primaire :
l' école des garçons de Fribourg (1819)**

Architecte : Père G. Girard
Façade sud, vestibule.

In STRUB Marcel, «La ville de Fribourg (...)», *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Fribourg*, Bâle Birkhäuser 1964, t. 1., p. 341.

**6. Une architecture pour les groupes
de capacités : l' archétype girardin
du "palais des enfants du peuple"
(Fribourg 1819)**

Un palais scolaire pour les enfants du peuple au début du XIX^e siècle, contemporain du lycée du Collège St-Michel édifié en 1829.

Façade néo-classique, vestibule solennel, volume des locaux... l' impression d' espace, d' ordre, de lumière... en un mot la modernité d' une telle école tranche avec l' image de la salle des petites écoles de l' époque.

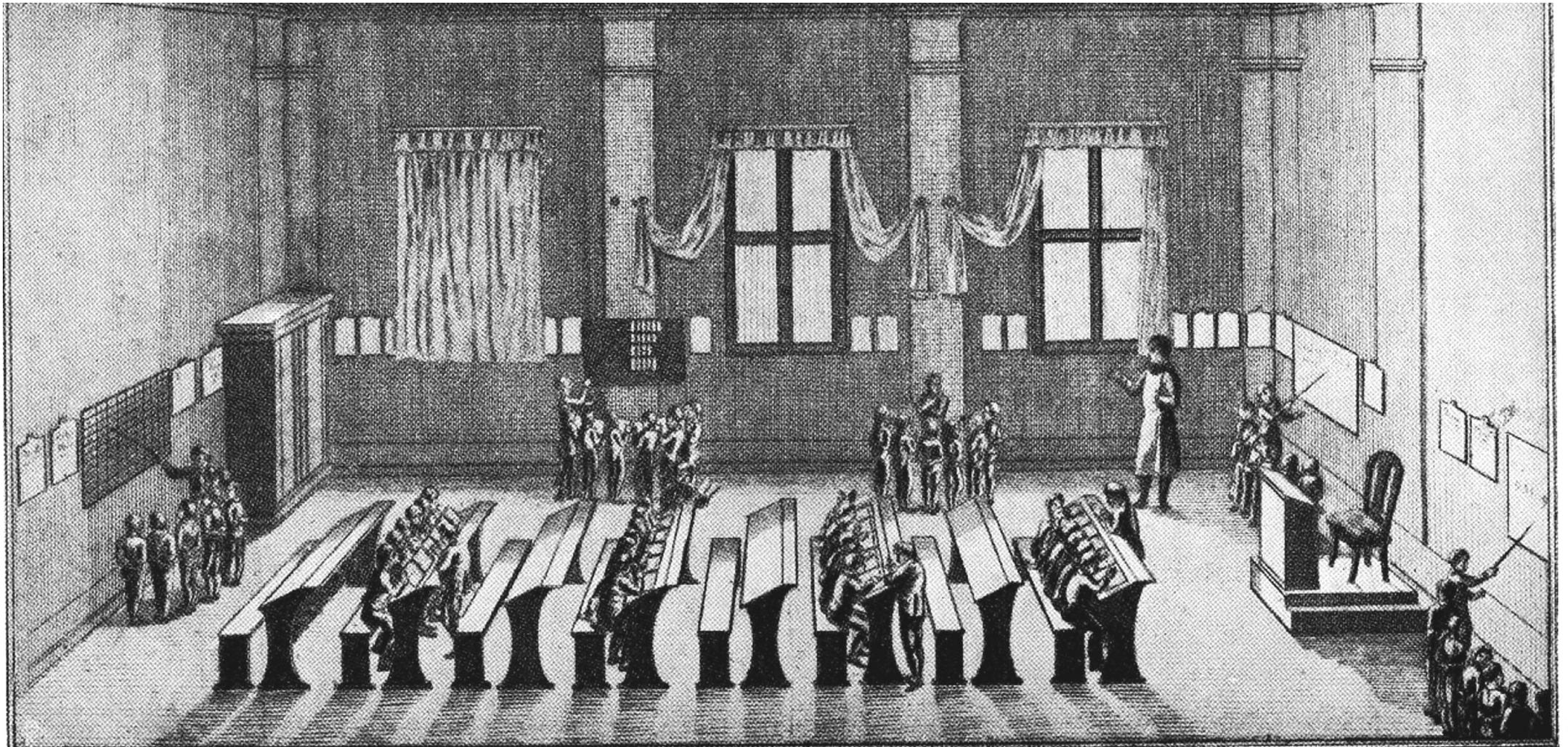
L' école des garçons de Fribourg est une réalisation pionnière. Elle reflète, en particulier dans l' aménagement de vastes locaux, un souci d' harmonisation entre architecture et pédagogie, comme nous allons le voir.

D' après: BUGNARD Pierre-Philippe, «Girard et le "cycle pédagogique"». Anthologie de l'application du concept dans la longue durée», in: *Père Grégoire Girard (1765-1850). Son œuvre, sa pensée pédagogique, son impact* (OSER Fritz; REICHENBACH Roland, dir.), Fribourg éditions universitaires 2002, pp. 31-47.



Girard a non seulement réalisé les plans de son école pilote, il a aussi voulu en illustrer le fonctionnement en décrivant par le menu son système de “gradation” par une gravure et une explication annexe (page suivante). Voici donc comment il réalisait sa pédagogie de la différenciation avant la lettre, étroitement associée à une architecture scolaire accordant l’espace nécessaire aux progressions individuelles dans un cadre mutuel (chaque élève plus avancé, indépendamment de son âge, est invité à fréquenter comme moniteur un niveau antérieur au principe qu’il n’y a meilleure preuve qu’une chose est apprise sinon en l’enseignant à son tour).

«L’avancement dépend uniquement du progrès accompli, non pas d’une certaine époque marquée par le calendrier... De cette manière, les élèves sont attirés de plus en plus loin par l’enseignement, grâce à l’augmentation des degrés qui se trouvent très proches les uns des autres, qui peuvent bientôt être atteints et qui vivifient le courage au lieu de le supprimer... Chacun est placé sur le degré qui correspond précisément à sa capacité... L’élève plus fort ne sera pas retenu plus lentement mais plus à fond... »



L'architecture servante d'une pédagogie des apprentissages en 1819.

Girard illustre et explique lui-même son système d'enseignement mutuel par "gradation"

«*Explication de la gravure.* (...) à savoir une école de garçons à huit classes. La première classe s'installe au premier rang, à proximité de la place du maître; la troisième, la cinquième et la septième se trouvent également aux pupitres; les quatre autres sont passées aux hémicycles; au fond de la salle, il y a la deuxième, le long de la plus longue paroi la quatrième et la sixième, aux deux côtés du bureau du maître la huitième, partagée en deux groupes. Les classes à numéros pairs (2, 4, 6, 8) changent avec celles à numéros impairs (1, 3, 5, 7) parce qu'ainsi il y a plus de place aux pupitres pour les moniteurs. Aux pupitres, on écrit de mémoire; dans les cercles, on calcule. La première classe écrit des lettres séparées et des très petites syllabes; la troisième des mots simples, la cinquième des mots plus complexes, la septième se livre à un exercice d'orthographe.

Erklärung des Kupfers.

Wir wollten unsere Schule nicht zum Gegenstande eines Kupfersiches machen, und wählten daher für denselben mit Vorbedacht die Darstellung einer etwas anders eingerichteten Schule, nämlich einer Knabenschule von acht Klassen. Die erste oder jüngste derselben nimmt die vorderste Bank ein, nahe beym Sitze des Lehrers; die dritte, fünfte und siebente befindet sich ebenfalls an den Tischen; die andern vier sind an die Halbkreise gezogen; hinten im Zimmer ist die zweyte, an der längeren Wand die vierte und die sechste, zu beyden Seiten des Lehrerpultes siehet die achte in zwey Kreise getheilt. Es wechseln also die Classen mit geraden Nummern (2, 4, 6, 8) mit denen der ungeraden Nummern (1, 3, 5, 7,) weil dadurch mehr Platz für die Lehrschüler bey den Tischen entsteht.

An den Tischen wird auswendig geschrieben, an den Kreisen gerechnet. Die erste Classe schreibt einzelne Buchstaben, und ganz kleine Sylben; die dritte leichtere Wörter, die fünfte schwerere Wörter, die siebente eine orthographische Übung. Ein Monitor ist mit Corrigiren beschäftigt, indem die Knaben ihm die Tafeln entgegen kehren. An den Kreisen übt sich die zweyte an der Einheitstafel; die vierte mit den beweglichen Ziffern, sie schreibt die Art, wie das aufgestellte Exempel berechnet wird, in Worten auf die Tafeln, um sie sich sicherer einzuprägen, die sechste treibt Kopfrechnungen, die achte Exempel in benannten Zahlen. Um dem Monitor der sechsten Classe über etwas eine Erläuterung zu geben, hat der Lehrer die achte Classe, mit der er lehrte, so eben unter zwey Schüler aus der Classe selbst getheilt, und diese fahren unterdessen fort.

Un moniteur est occupé à corriger, tandis que les garçons lui présentent leurs tablettes. Dans les cercles, la deuxième classe s'exerce au panneau des unités; à l'aide des chiffres mobiles, la quatrième recopie la façon dont l'exemple présenté à été calculé, pour plus sûrement s'en imprégner, la sixième s'entraîne au calcul mental, la huitième avec des exemples dans des nombres donnés. Pour donner au moniteur de la sixième classe une explication sur quelque chose, le maître a confié la huitième classe à laquelle il enseignait à deux élèves, et ceux-ci poursuivent. (...)

In Zürcherische Hülfs-gesellschaft
(Nr. XX. Neujahr 1820).

Fribourg BCU, ms 481.41.16

7. Représentations de l'école et de la classe idéales : l'épreuve et les contraintes de l'histoire

Lorsqu'on demande de définir «classe», c'est l'idée d'espace, du local... qui émerge spontanément, non pas celle d'un groupe d'élèves «classés» en fonction de leur âge et de leur niveau pour être enseignés en même temps par un professionnel (évidence inconsciente?)...

... un local qui pour la moitié des 83 sondés est composé de rangs d'élèves.

Lorsqu'on demande de dessiner la classe «idéale» (v. page suivante), c'est le concept de local ouvert qui triomphe, un local conçu pour des phases dialoguées et des travaux de groupes... pour une pédagogie du problème, en quelque sorte.

Ainsi, la représentation spontanée de la classe est plutôt celle d'une volée rangée pour recevoir en simultanéité un enseignement, alors que la représentation idéale est plutôt celle d'une géographie ouverte susceptible de favoriser les apprentissages subjectifs, en responsabilité.

Dans l'idéal, on voudrait bien casser le modèle historique du panoptisme moderne... mais, face aux difficultés pressenties, se rend-on compte de l'impossibilité immédiate d'une telle réalisation ?

Concept « classe » Comme :
(acception pédagogique)

1. Groupe d'élèves de même âge, de même niveau, enseignés ensemble, confiés à un enseignant professionnel.

DHLF, Le Robert 1992 (REY Alain).
« Ensemble des élèves faisant les mêmes études » (1549) →
« Enseignement dispensé à un groupe d'élèves » (1641) →
« Lieu où se donne cet enseignement » (1680)

2. Local (sa disposition, ses objets...). « La salle de classe ».
3. L'enseignement lui-même (« faire, préparer, suivre ... la classe »).

D'après : MIALARET Gaston, Lexique Éducation, PUF 1981

Hp 4/Q2 « Qu'est-ce qu'une classe ? »

- Présence des caractères 1. et 2. : 2
- « du caractère 1. : 1
- « du caractère 2. : 70

- classe en rangs : 41
- multiforme : 8
- en L : 6
- à interactions fléchées : 5
- en U : 4
- en O : 3
- en groupes : 3

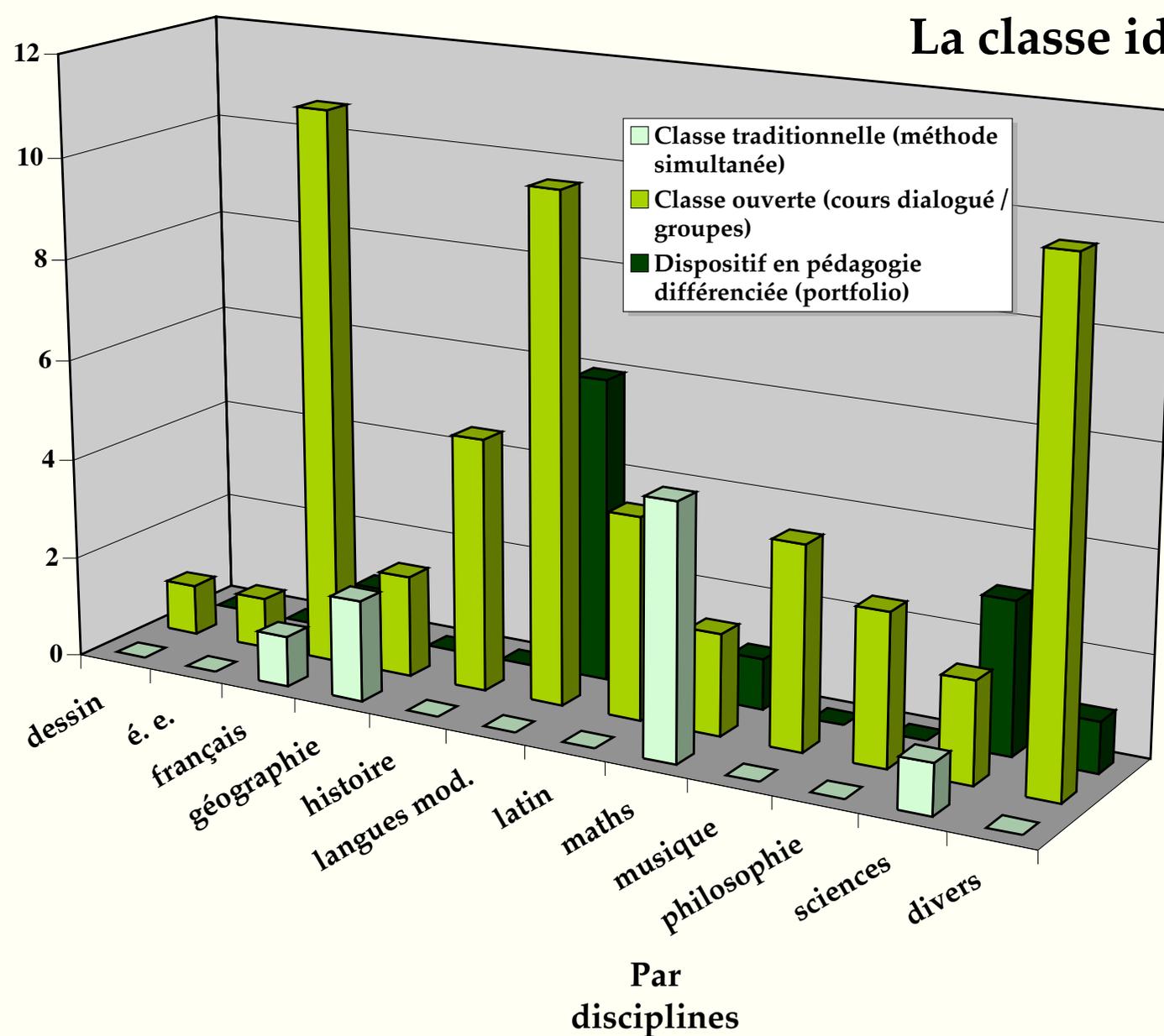
42,4%

• Atypiques : 10

T 83

Protocole d'une enquête réalisée auprès de 83 étudiants en formation professionnelle (1998)

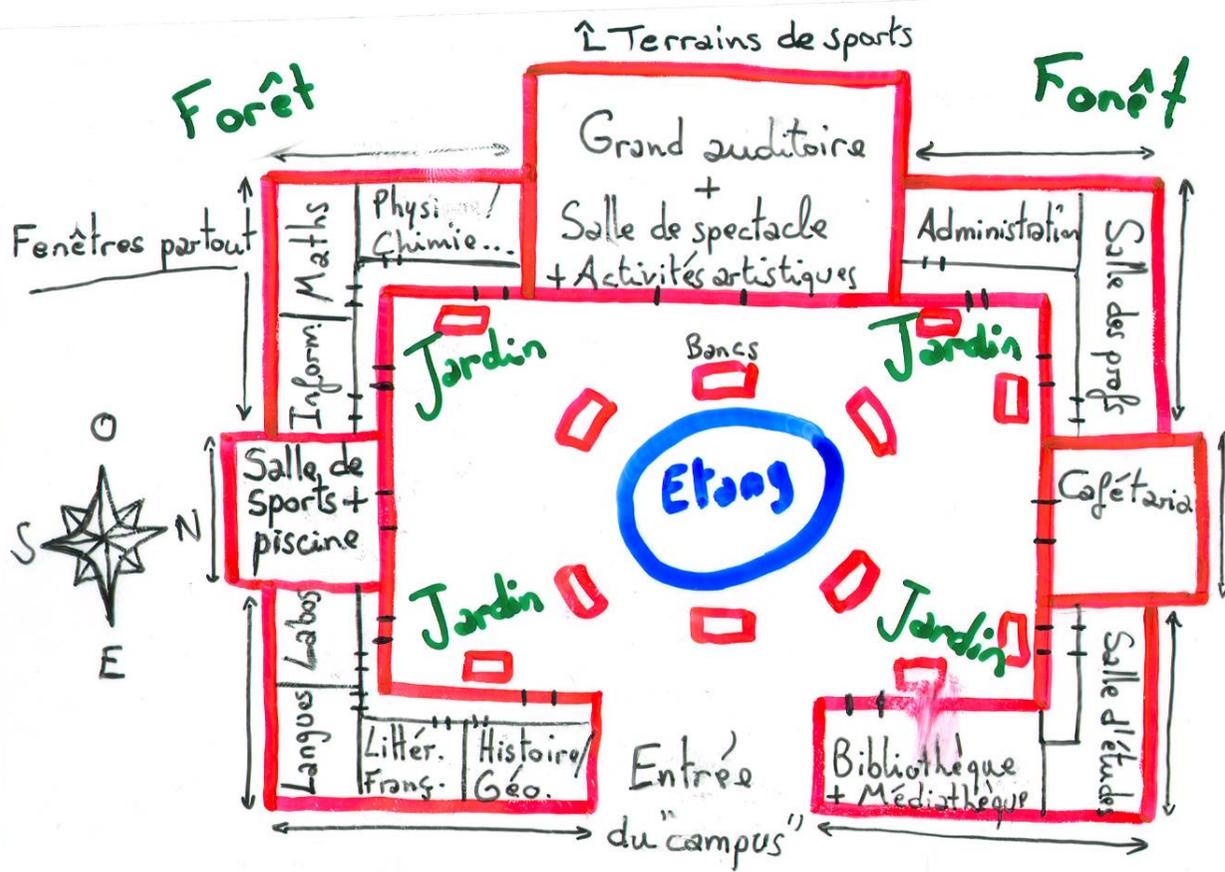
La classe idéale...



... imaginée par 83 étudiant-es en formation professionnelle pour l'enseignement au secondaire (1998)

Consigne

Dessinez le plan d'une classe qui se prêterait particulièrement bien à l'enseignement au secondaire de l'une de vos disciplines (précisez laquelle).



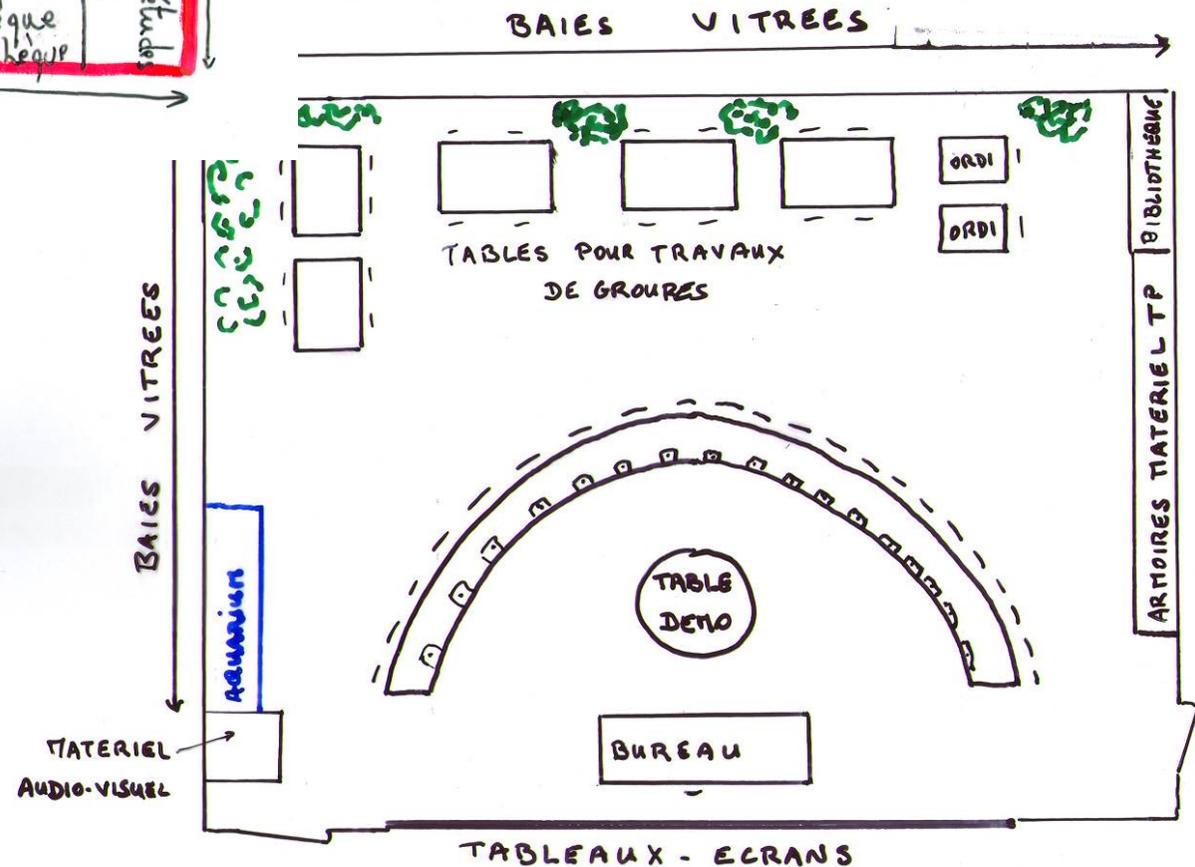
Représentations spontanées d'étudiant-es 2005-06

La salle de classe idéale est multiforme (espaces pour groupe et pour plenum), lumineuse, équipée de ses propres ressources...

Le bâtiment scolaire idéal

est centré sur un jardin, en symbiose avec la nature, organisé en modules de classes spécialisées et de salles d'usage communautaire...

(type conventuel anglo-saxon).



TILLBERG Peter, *Blir du lönsam lille vän ? (Seras-tu rentable mon petit ? 1972)*

© Musée d' Art moderne Stockholm



ÉPILOGUE. Maintenant qu'ils sont tous sur les mêmes «bancs», aux pupitres de la même classe... ont-ils droit à l'architecture qui conviendrait à leurs propres aspirations ? Dans son principe, l'espace conçu pour ces élèves de la fin du XX^e siècle est encore celui du XVI^e siècle imaginé pour la «classe» de la méthode simultanée. Est-ce pour cela qu'ils nous fixent, cherchant à comprendre à quoi ou en quoi un tel ordre les "rentabilisera" ?